



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N°84



442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

Johan ASHERTON

BLUTCH (Chewbacca All Stars)

Sky SAXON (RIP)

David "Kung Fu" CARRADINE (RIP)

CATHIMINI (empêcheuse de travailler en rond...
mais c'est pour la bonne cause :-)

STEFAN (No Balls Records) & the CHUCK

NORRIS EXPERIMENT (weekend in Frankfurt)

The GEE STRINGS (Punk in Trier)

SPERMICIDE

REM & the COURBARIANS

HAPPY KOLO

BETTY

SEB (Rockin' Bones)

La ROLLER ASSO et le COSMIC TRIP

Le SOUFFLE CONTINU

Jean-Luc MANET

STEPHANE (Soucoupes Violentes)

Le BARATIN DE LA JOIE

VINCENT (Mass Prod) & CHARLY'S ANGELS (you
finally did it)

AUDE (Hellicious)

BIBI, EDOUARD & la KONSTROY TEAM

CAPS (Combat Rock)

Les DIRTEEZ (parce qu'ils le valent bien)

Patrice LAPEROUSE

Mister GUTTERCAT

ELWIN (Bad Siam Cat)

Lucas TROUBLE

ZERIC (Trauma Social)

Special greetings to :

Vlad "Drakul" Tepes, the Impaler

Samedi 25 juillet 2009 - 17:33:34 (squirrel time)

FORMATS COURTS

DENTELLES NERVEUSES : Accident on a bridge (CDEP, Close Up - www.closeupprod.fr)

Certes, inclure ce nouvel EP (leur second en 2 ans) des Dentelles Nerveuses dans la rubrique "Formats courts" pourrait paraître un doux euphémisme vu que la chose affiche ses 25 minutes chrono au compteur de n'importe quel lecteur CD normalement constitué, mais il n'en reste pas moins vrai que la dite chose n'affiche, à ce même compteur, que 4 titres. Gosh ! Voilà qui prouve une fois de plus que les parisiens aiment à développer leurs idées musicales et soniques en de longs morceaux où l'intensité le dispute à l'épanchement électrique. Nourris de rock 70's pour l'essentiel les Dentelles Nerveuses ont la guitare plombée et le rythme volubile (l'inverse est aussi approprié), d'autant qu'ils prennent le temps, on l'a vu, de tirer toute la substantifique moëlle de leurs riffs incandescents et de leurs refrains énergétiquement modifiés. Ce qui ne les empêche pas, le cas échéant, de balancer un bon vieux rock'n'roll des familles ("Doggy") propre à réveiller quelques fantômes un brin poussiéreux. Contrairement à ce que pourrait laisser entendre le titre générique de ce EP, on ne peut plus considérer les Dentelles Nerveuses comme un simple accident musical. J'ai bien peur que le groupe ne soit là pour durer.

The DEAD MUSICIAN : Set your world on fire (K7, Maltcross Distribution - www.jeffworks.fr.st)

KHÖLD VALLEY (K7, Nuclear Thrash Prod/Altshpere Prod)

Merde, ces 2 trucs aussi affichent leurs 25 minutes réglementaires. Va-t-il donc falloir que je change le titre de cette rubrique ? Y a pourtant que 5 titres sur ce nouvel effort de Jeff (Marginal, Khöld Valley), qui, sous le nom de Dead Musician, se la joue, pour le coup, méchamment solitaire en assurant tous les instruments et, bien sûr, le chant. Et quand on fait du black métal vindicatif, revendicatif, et hautement concerné, voilà qui n'est pas banal du tout. Il est vrai que le studio permet largement ce genre d'exercice égoïste en diable. Malgré tout, c'est pas toujours facile de rendre la spontanéité d'un vrai groupe quand on choisit cette formule one man band, notamment dans un genre si intense et si dense que le métal, mais le gars Jeff s'y entend pour nous faire croire qu'il est une bande de jeunes à lui tout seul. Il est vrai, également, que, ayant participé à une trolée de groupes toutes ces dernières années, il a dû avoir de quoi parfaire sa technique. Et même s'il voit la vie en noir ("Condemn me now", "Hate me, I'm so different", "Your elite is nothing") on sent bien qu'il a encore des choses à balancer sur l'état de notre pauvre monde putrescent, même s'il lui faut utiliser l'ironie acerbe et le second degré assassin pour nous le faire savoir. Le papier de verre, pour enlever les sales taches, c'est encore ce qu'on a fait de mieux.

Ce même Jeff qu'on retrouve donc, mais en duo cette fois, sur la nouvelle démo de Khöld Valley. Là il s'occupe des guitares et de la boîte à rythmes, tandis que Toni, son petit camarade jeu, assure les autres cordes, les 4 de la basse et les vocales. Là, c'est de thrash dont il s'agit, un thrash plutôt old school puisque fortement estampillé 80's, un thrash plutôt dévergondé aussi puisqu'on se fourvoit du côté des quartiers chauds plus souvent que chez Soeur Sourire ("Porn metal", "Canadian bitches", "Dance of chicks"). Notez bien que c'est encore dans ce genre d'endroits qu'on peut connaître les sensations les plus fortes et les plus intenses. Donc... Rayon reprises c'est chez S.O.D. ("March of the S.O.D.") et Slayer ("Aggressive perceptor") que Khöld Valley est allé faire ses emplettes cette fois-ci. Excellent choix, 2 marques sûres qui n'offrent que de bons produits, sains et garantis sans additifs douteux.

WEK617 : No one (CD, Mass Prod - www.massprod.com)

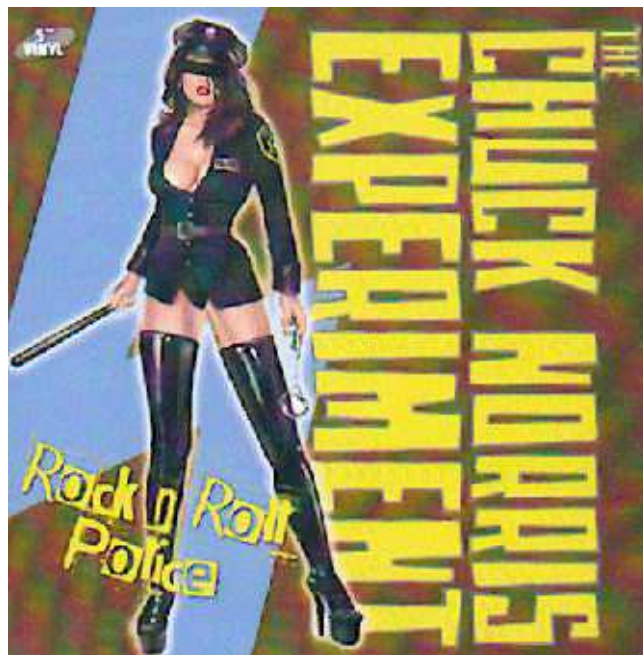
La Bretagne vient encore de frapper un grand coup avec Wek617 qui se retrouve pile-poil, géographiquement et musicalement parlant, en plein centre d'un triangle qui relie Detroit, Stockholm et Melbourne, soit, vous l'aurez compris, les 3 QG d'un rock'n'roll auquel on peut décemment, et sans coup féric, adjoindre les qualificatifs de "power" et de "high energy". Ne revendiquent-ils pas fièrement les parrainages putatifs de pistoleros de la 6 cordes comme les Supersuckers, les Hellcopters, Radio Birdman et autres Gluecifer. Une fois qu'on a étalé la liste, on a quasiment tout dit, le reste ne serait que superflu. Avec ce premier 6 titres les briochins (habitants de St Briec, et non pas amateurs de brioches, encore que les 2 ne soient pas incompatibles) viennent de nous fournir une carte de visite explicite, du genre de celles qu'on garde précieusement dans son larfeuille histoire de se rappeler à leur bon souvenir dans quelque futur proche.

The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Rock'n'roll police (SP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

The KENDOLLS/The CHUCK NORRIS EXPERIMENT (Split EP, No Balls Records)

A l'heure où les suédois de Chuck Norris Experiment viennent d'achever une nouvelle mini tournée allemande (à quand un passage par la France bordel ?) ils en profitent pour sortir un nouveau single pour l'occasion, un nouvel hymne à leur crédit que ce "Rock'n'roll police" qui a tout pour mettre à genoux leurs fans les plus radicaux et les plus fidèles (et je dois confesser que je fais partie de la congrégation) avec ce refrain accrocheur et cette mélodie séminale et addictive. Bref du CNE bon teint, tout en rock'n'roll énergique, puissant et bravache. Malheureusement pour vous, vous risquez de n'avoir

aucune chance de mettre la main sur ce single vu que le label allemand No Balls, fidèle à ses habitudes, en a fait d'emblée un collecteur. Je m'explique, le disque a été tiré à 120 exemplaires seulement, en format 5" (soit le format d'un CD, mais en vinyl), et, pour parachever le tout, avec 4 pochettes différentes (soit 30 de chaque), une pour chacune des 4 dates de la mini tournée sus citée. Des fous chez No Balls ! Donc, si vous n'étiez pas sur une des dates de la tournée pour vous procurer la totale, y a peu de chances que vous en ayez une seconde, de chance, de compléter votre discothèque. Ceci étant, ne désespérez pas non plus puisque, outre que ce "Rock'n'roll police" se retrouvera probablement sur le prochain album de CNE, No Balls vient également de l'éditer sur un split que le groupe partage avec ses petits camarades de champ de neige (les 2 groupes sont originaires de Göteborg) the Kendolls, comme eux adeptes de ce rock'n'roll survitaminé propre à réveiller une armée entière de flemmards congénitaux. Les Kendolls balancent 2 titres pas franchement frelatés, bruts de décoffrage, et bien sanguinolents, tandis que CNE, outre le "Rock'n'roll police" déjà évoqué, se fend d'un petit jingle en hommage au label No Balls, le genre d'attention qui entretient l'amitié. Ah oui, ce split EP, lui, est tiré à 300 exemplaires, donc déjà plus abordable pour le fan de base.



The GEE STRINGS : No good (for you) (EP, Sprinter Records - www.sprinterrecords.com)

Plutôt que de laisser leurs admirateurs dans une attente prolongée de leur prochain album, les Gee Strings ont choisi de leur faire un petit cadeau avec la sortie de ce nouvel EP qui, loin d'être uniquement du remplissage, propose 3 nouveaux titres flambant neufs. C'est le label suisse Sprinter Records qui nous sort la chose, un 7" toujours gorgé d'un punk'n'roll acidulé et teigneux, marque de fabrique des Gee Strings depuis de longues années. On ne s'éternise pas en vains solos et en délires sans fin, on vous la fait en 2 minutes montre en main, et basta ! 2 originaux, "No good (for you)" et "Makin' you small", et une reprise pour assaisonner le tout, le "Real wild child" de l'austalien Johnny O'Keefe (dont Jerry Lee Lewis ou Iggy Pop, entre autres, ont déjà fait leurs choux gras). Voilà qui devrait combler l'aficionado, comme j'ai pu le constater récemment lors d'une des dernières prestations live des Gee Strings. Ça fonctionne toujours admirablement. Faut dire que le groupe maîtrise bien son rock'n'roll et que Ingi sait jouer sa punkette lolita délicieusement perverse et un tantinet provocante, alors forcément... A noter également le clin d'oeil aux Stooges puisque les Gee Strings ont emprunté à leurs aînés le graphisme de leur patronyme. C'est peut-être pas essentiel, mais ça fait toujours son petit effet.

MON-O-PHONE : Everything you are (CDEP, Kinky Star Records - www.kinkystar.com)

Dans la grande série des duos improbables le label belge Kinky Star (dont ça va finir par devenir une spécialité) vient d'en dénicher un nouveau, ces Mon-O-Phone qui n'hésitent pas à balancer de puissants accords de guitare cradingue, limite garage-punk, sur des beats de boîte à rythme tout en vrillant la chose de larges rasades d'harmonica bluesy ou en la caressant de synthés minimalistes. A classer quelque part entre White Stripes et Barbie Bangkok, dont la bassiste rejoint justement le duo sur scène, puisque, en live, la section rythmique est bien de chair, de sang et d'os, et non pas de transistors, de processeurs et autres composants électroniques. C'est à la fois electro-punk et pop-new wave, rock'n'roll et garage lo-fi, bref c'est à suivre de près d'autant qu'un album se profile à l'horizon.

TWIN SISTERS : Twin Sisters (CDEP autoproduit -

www.twinsisters.fr

Eiffel (le groupe, pas l'ingénieur) ne m'a pas laissé un souvenir impérissable de son passage sur terre, trop connoté "rock français" à mon goût. Ce qui n'empêche ces Twin Sisters de piquer ma curiosité. Pourquoi cette évocation d'Eiffel me direz-vous ? Eh bien parce que les 2 compères qui forment les Twin Sisters (pas plus soeurs jumelles que moi et, au hasard, Gustave) sont 2 des membres du défunt groupe. Sauf que là ils laissent libre cours à des activités nettement plus répréhensibles en terme de marketing et de politiquement correct. Songez que le duo guitare-batterie (ça vous dit quelque chose ?) s'est replié sur des racines bluesy-rock'n'roll qui leur vont bien mieux au teint. Ne revendiquent-ils pas fièrement une certaine filiation Cramps-Blues Explosion ? Ce qui n'est pas qu'un gimmick. Même si un morceau comme "I love my house", une sorte de valse déginglée, sonne aussi comme un Tom Waits qui aurait découvert les vertus de "L'opéra de 4 sous", ce qu'on ne saurait pas vraiment considérer comme une tare il faut bien l'avouer. Twin Sisters, avec leurs histoires de monstres mutants et de cauchemars zoophiles, viennent d'aborder là un nouveau chapitre de leur histoire commune, laissons leur une chance de nous prouver qu'ils ont eu raison de tremper leurs guitares dans l'eau de vaisselle.

REACHING HAND : Threshold (CDEP, Chorus Of One - www.myspace.com/chorusofonerecords)

Premier disque de ce tout jeune groupe portugais, formé au cœur de l'été 2007. Et les étés lusitaniens ne sont pas spécialement réputés pour leur douceur météorologique. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que les 4 jeunes gens (doivent pas avoir beaucoup plus de la vingtaine) pratiquent un hardcore redoutablement rentre-dedans (même pas 10 minutes les 5 titres, on est loin de l'opéra-rock de synthèse). Et Sofia, la seule fille au milieu de cette bande de brutes, ne laisse pas sa part aux chiens avec sa voix d'écorchée vive et ses mots crachés en un maelström de violence verbale digne des plus belles vocalises des harpies antiques. Derrière elle, le reste du groupe suit sans sourciller et bastonne comme lors d'une descente de black blocks sur un sommet du G20. Si l'on en juge par les très belles photos du livret, les concerts de Reaching Hand ça doit être chaud-bouillant. Ça doit morfler grave dans le pit. Tout ce qu'on aime quoi...

ROSEMARY : The angels' share (CDEP, Minimal Chords - www.minimalchords.org)

Contre vents et marées les savoyards de Rosemary tracent leur route, au sextant et à la boussole, à l'ancienne quoi... Et redécouvrent des contrées qui, en leur temps, furent largement sillonnées, pillées et cartographiées. Pas toujours à bon escient, mais là n'est pas le propos. Rosemary n'a toujours pas renié son insistant voyeurisme à l'égard d'une musique, le grunge, qui bouge encore, blessé seulement qu'il est depuis une quinzaine d'années. Mais, si l'on excepte la ballade acoustique "Half a girl" qui clôt ce nouvel EP, et si l'on fait abstraction de la voix plus cobainesque que nature de Thomas, le chanteur du groupe, on constate que Rosemary, finalement, tend de plus en plus à diluer ce grunge originel dans une mixture punky qui, sans pour autant bafouer ses références, s'intègre sans coup férir dans une attitude certes forte en gueule mais aussi diaboliquement mélodique. De ces mélodies acerbes et assassines qui vous rendent accro en moins de temps qu'il n'en faut pour rouler une pelle à une cocaïnomanie contagieuse. Que Rosemary, au final, soient les petits neveux posthumes de qui vous savez, ne les rendent que plus pugnaces dans leur désir et leur volonté de se rendre maîtres d'une situation qu'ils ont largement anticipée, et domptée.

THE REAL NELLY OLSON : Never gettin' older (CDEP autoproduit - myspace.com/therealnellyolson)

Souvenez-vous, il y a 45 ans de ça les Who chantaient "J'espère être mort avant de devenir vieux". Ca s'est vérifié pour 2 d'entre eux, pas pour les 2 autres, ironiquement celui qui avait écrit ces vers et celui qui les chantait. Du côté du groupe nordiste on réactualise le slogan, en le positivisant puisqu'on ne souhaite plus forcément visiter les rives du Styx avant l'heure, et, en prime, on nous met un charmant bambin tout tatoué sur la pochette, histoire de bien faire rentrer le message dans l'occiput parfois un peu lent de la compreneire du fan de rock'n'roll de base. Bon, une chose est sûre, sont pas encore croulants les Real Nelly Olson. Parce que les 5 titres du petit dernier n'ont rien à envier, question énévation, à ceux du précédent, paru fin 2007 (et chroniqué en son temps dans ces colonnes). The Real Nelly Olson envoient ce même punk-rawk'n'rawl tendance boogie-métal avec supplément de hard-blues qui marque une filiation certifiée, tests ADN à l'appui, avec quelques ancêtres néanderthaliens de type motorheadien, acédézien, voire nashvillepussien. Doit pas y avoir que du lait dans leur biberon, ou alors légèrement boosté à la substance titrant largement plus que les 45° standard d'un 12 ans d'âge mental moyen. On note quand même quelques légères nuances de gris dans ce fatras noir et blanc, comme l'intro mid-tempo de "Black dinette" (rassurez-vous, ça dure pas, et ça met l'overdrive dès que les fourmis commencent à trop sérieusement titiller le gros orteil droit), ou la rythmique clonée au disco-métal sous haute tension de "Watchin' the parade". Tiens, y a même un titre en français, malgré l'intitulé en anglaise, ceci étant, "Bullshit", aujourd'hui, s'est largement internationalisé, l'honneur est sauf.

PALAVAS SURFERS : Zombie (EP, Be Fast !!!)

Gamins, les Palavas Surfers on ne peut pas dire qu'ils le soient encore. Les 5 surfeurs montpelliérains ont tous derrière eux un passé à faire pâlir d'envie le moindre capo sexagénaire de la Camorra ou de la Cosa Nostra (genre Skeletones ou Vierges, ça vous rappelle des choses ?), autant dire que le riff rock'n'roll et la mélodie ravinée n'ont plus de secret pour eux. Les 4 titres de ce EP, en vinyl bleu comme leur Méditerranée natale, lancent des éclairs et grondent comme une armée de morts-vivants faisant de la figure libre sur le tsunami du siècle. Les Palavas Surfers pourraient être une réincarnation intemporelle des Trashmen (eh oui, c'est du surf chanté)... sauf que ceux-ci sont encore bien vivants et bien portants. Qu'à cela ne tienne, les Palavas Surfers ont déjà posé leur candidature, comme ça y a pas d'équivoque, et bon courage à ceux qui viendraient leur disputer l'héritage, la ligne de front des vétérans des guerres alterno des 80's est solide comme une lame de fond à l'assaut des côtes hawaïennes. Qu'ils y viennent les jeunes branleurs...

UNFIT : Don't love us cause we hate you (EP, Be Fast !!!)

Le rock'n'roll n'est qu'une affaire d'égo-centriques capables néanmoins de se la jouer collectif au sein d'un groupe. Beau paradoxe. Mais sorti de ça, le groupe passe avant tout le reste... et surtout le reste du monde. La misanthropie comme art de vivre Unfit ne s'en cache pas. Pour preuve, ça fait 10 ans que le gang écume les quais du Vieux Port et les rades de la Canebière, et ils n'ont toujours pas d'amis... et s'en foutent. Faut dire que leur hardcore old school tartignolé à grands coups de rangeos et repeint au poing américain pour draguer la nymphette biberonnée à Tokyo Hotel et faire copain-copain avec le jeune cadre dynamique en deuil de Michael Jackson c'est pas l'idéal. Pour les soirées mondaines aussi ils peuvent repasser, sans parler des beuveries virilement beauf des stades de foot, ou des meetings prout-prout des jeunes de l'UMP. Heureusement, restent les concerts surchauffés où la fraternité du pogo n'est pas un vain concept. "Forever" les gars, "forever"...

SPERMICIDE : The boys are back in town (CD demo - <http://spermicide.free.fr>)

Eh oui, les mecs sont de retour en ville, et ils le font savoir ! Faut dire que depuis le début 2008 ça a légèrement tangué chez les Spermicide. C'est d'abord Skalp qui a décidé de laisser tomber le micro et d'aller voir sous d'autres cieux si le ciel était plus bleu, puis ce fut le tour de Deniss, l'un des 2 guitaristes, de jeter l'éponge à son tour, trop pris par ses activités professionnelles, et désormais installé à Nantes, et même avec le TGV, les allers-retours Bretagne-Paris c'était plus gérable. Pour le poste de postillonneur, plutôt que de tenter de trouver la cantatrice qui conviendrait au style percutant du groupe c'est finalement Gilox, l'autre guitariste, qui a décidé de cumuler les 2 mandats de gratouilleur et de hurleur. Quant à la seconde mandoline, sont pas allés chercher bien loin chaussure à leur pied les Spermicide, Erik venait d'être libéré de son dernier méfait en date avec le split des Lutèce Borgia, hop ! le voilà embarqué manu militari dans le transporteur de troupes. Et alors me direz-vous ? C'est bien joli ce petit jeu de chaises musicales, mais ça le fait comment maintenant ? WOH PUTAIN ! Ca vous va comme réponse ? Faut que j'explique ? OK ! Woah putain, ça veut dire que les gonzes ont redécouvert au plus profond de leurs tripoux une sale énergie bien ramassée, bien grognasse, bien sauvage, carrément punk pour tout dire. Bon, d'accord, c'était déjà pas de la pop, mais ça bastonne encore plus sévère maintenant si ça peut vous donner une idée des arguments développés par les énergumènes. Avant cette démo je les avais vu 3-4 fois en concert, et le changement était notable, genre "on a la rage bordel de merde, et on va tous vous bouffer ! Espérez pas vous en tirer sans quelques gnons !". Je résume mais c'est à peu près l'impression que ça m'avait fait. Gilox, au chant, a des accents à la Steve Miller d'Electric Frankenstein, et les salopiards ne sont pas loin de me faire penser à leurs cousins américains avec leur mélange de rawk'n'rawl et de punk-rock amphétaminé. Impression confirmée à l'écoute de cette démo, tout juste mise en boîte (en ce mois de juillet, y a encore le cordon ombilical qui dépasse). En 3 titres ils nous font le coup du retour d'entre les morts, version Romero trash. Rien que les titres, "Bitchboy" et "Son of...", si c'est pas de la pure poésie urbaine fleurie à même le béton... Quant au 3ème c'est rien moins que la reprise du "R.A.M.O.N.E.S." de Motorhead commandée par votre serviteur pour les besoins de l'une des prochaines productions de la "442ème Rue", un EP qui proposera 6 versions de ce même morceau. Sauf que là, sur la démo, la version est un poil différente de celle qui sera sur le EP. Eh ! Eh ! S'agit de ménager ses effets... Yep ! Sont de retour les Spermicide, et tous les jeunes épileptiques du 6 coups qui espéraient déjà leur piquer la place vont pouvoir retourner dans leur garçonnière, c'est pas demain qu'on leur fera mordre la poussière aux nettoyeurs de spermatos. A bon entendeur...



Simon CHAINSAW : Fire dow below (CD, Bad Apple Productions/ Dark Roasted Records & Tapes - www.simonchainsaw.com)

Simon CHAINSAW : Rock'n'roll Uranus (CD, Bad Apple Productions/Dark Roasted Records & Tapes)

Déjà que la discographie de Simon Chainsaw est un beau bordel bien chaotique, voilà une réalisation qui ne va pas arranger les choses, même si elle s'avère essentielle à la bonne compréhension musicale du bonhomme, et même si elle va permettre de combler quelques vides dans la pléthore de disques enregistrés par l'australien. Car ces CD sont les premiers d'une tétralogie qui s'étalera tout au long de l'année 2009 (soit la mise sur le marché d'un disque par trimestre) et qui proposera, au final, l'intégralité des séances effectuées par Simon Chainsaw, ces 10 dernières années, dans les studios berlinois Sonic Rancho du guitariste Johnny Rio, séances qui avaient donné lieu à l'enregistrement de 8 albums au total, dont 4 seulement ont déjà vu le jour, ce coffret venant donc compléter le grand oeuvre, et réparer une injustice flagrante. Le premier volume, "Fire down below", s'attache aux premières séances de Simon Chainsaw chez Johnny Rio, la plupart d'entre elles remontant à l'année 2000, date de la première rencontre entre les 2 hommes, par l'intermédiaire du guitariste Big Al Creed (New Christs) et du bassiste Max Strammer, les 4 lascars formant d'ailleurs l'ossature musicale des différentes formations qui enregistreront ce disque, le poste de batteur étant tenu par 4 frappeurs différents selon les séances. Tout au long des 12 titres de ce premier volet Simon Chainsaw et ses acolytes se baladent sur un axe Detroit-Sydney, soit la conjonction des prémices du punk australien (que d'aucuns considèrent comme la seule véritable scène punk qui ait jamais vu le jour) et de la puissance du proto-punk fortement teinté de hard-blues de la scène de la capitale américaine de l'automobile. Et ce retour aux sources est largement perceptible dans des titres tirés au cordeau, tranchants comme des rasoirs, éruptifs et volcaniques, mais en même temps empreints d'une violence électrique bien râpeuse et bien rugueuse. C'est pas un hasard si quelques-uns des pionniers de Detroit, une fois leurs groupes passés par profits et pertes, se sont retrouvés dans une scène australienne alors en ébullition. Simon Chainsaw est le digne rejeton de ces relations adultérines et le digne héritier de ce rock'n'roll pregnant, pierre angulaire d'un édifice qui s'avérera, avec le recul, aussi essentiel que résurgent. Ce disque offre des titres à la fois craspouilles dans leurs fatras de guitares portées au rouge et délibérément urgentes, et classieux dans leur relecture révérencieuse et référencielle d'une certaine idée d'un rock'n'roll qui avait tout pour changer le monde. Comme le résume fort bien l'un des titres de l'album, "Back to my roots", Simon Chainsaw paie ici tribut à tous ceux qui ont fait son éducation musicale, de Radio Birdman au Sonic Rendez Vous Band, en passant par le MC5 ou les Stooges. On ne saurait être plus clair dans le discours.



Le second volet, "Rock'n'roll Uranus", date de 2003 et a été mis en boîte au cours d'un hiver qui se révélera tout à la fois d'une froideur extrême météorologiquement parlant, et d'une chaleur insoutenable musicalement parlant. Les 13 titres enregistrés dans ces conditions dantesques ne sont rien moins que 13 brulots incandescents d'un punk-rock'n'roll activiste, terroriste et lourdement armé. Pour les besoins de la cause

Simon Chainsaw et Johnny Rio ont fait venir tout spécialement à Berlin Vinz, le bassiste de Holy Curse et de Dimi Dero Inc., qui s'en donne à cœur joie pour laminer tout ce bazar de sa basse abrasive et incendiaire. Fait pas bon se trouver dans les parages sans protection, c'est du punk-rock à fragmentation, de la musique anti-personnelle, de la croisade perce-blindage, du genre à ne pas faire de prisonniers, mais bien plutôt à pratiquer la politique de la terre brûlée, qu'on se demande comment ni le CD ni la platine ne se liquéfient sur place en phase de lecture terminale. Ça charcle avec la délicatesse d'un grizzly accro à la groseille fermentée, ça avoine avec le romantisme d'un bûcheron en rut au sortir d'une saison d'abattage stakhanoviste, ça désosse avec le doigté d'un inquisiteur qui souffrirait de la prostate. A ce niveau d'ébullition, on est au cœur du noyau d'un soleil en pleine force de l'âge, en pleine possession de ses moyens, en pleine crise d'acné fissile. Si les 2 derniers volets de la série sont du même accabit, on tient là les futurs évangiles d'une église qui ne reconnaîtra plus que les pulsars et les quasars comme les messies d'une foi stellaire radiante et irradiée à la fois. Va y avoir des dégâts.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

CHARLY'S ANGELS : All I want (CD, Mass Productions)

C'est peu de dire qu'il se sera fait désirer le premier album de nos anges préférés. 10 ans cette année que le groupe existe (pour la petite histoire les rennaises s'étaient réunies en 99 pour une soirée hommage aux Ramones), et jusqu'à présent on n'avait eu droit qu'à 2 démos, un 45t (sur le label de la "442ème Rue", quand même), et quelques compilations pour nous mettre en appétit. Du coup, avec le temps, inutile de dire qu'on avait les crocs, et c'est tout juste si j'ai pris la peine de virer l'emballage avant de glisser le CD dans le lecteur tant j'étais en manque. J'avais pas connu ça depuis... Pffou ! Me rappelle plus... J'étais encore au sein (ouais, je le suis encore, mais plus de la même manière). Mais bon, c'est pas toujours facile de faire un groupe quand on a d'autres obligations, familiales (des filles, comme elles disent, ça fait des bébés, ce qui bouffe un peu sur le temps libre), ou professionnelles. Du coup, en cours de route, certaines choisissent d'autres voies, et les changements de personnel non plus ça fait pas forcément accélérer le mouvement, même quand les petits "nouveaux" ont déjà de l'expérience, comme Jeff, le guitariste, autrefois dans Gotham, ou Cyrille, la dernière recrue en date, et dont le dernier fait d'armes fut d'avoir été le batteur des TV Men. Vous l'aurez compris au vu des noms ci-dessus, aujourd'hui, les Charly's ne sont plus un groupe exclusivement féminin, les filles sont même désormais en minorité, 2 contre 3, seules Chrystèle et Nath ayant tenu contre vents et marées. Mais au final, le fait d'être un groupe entièrement féminin ou un groupe mixte n'a que peu d'importance. Ce qui compte c'est que ça le fasse musicalement, et de ce côté-là ça a l'air de pas trop mal marcher, et que ça le fasse aussi musicalement, et là aussi on peut dire que la mayonnaise a pris. Témoin ce premier album. D'entrée de jeu, en matant la liste des titres, on ne part pas complètement en terrain inconnu puisque certains d'entre eux figuraient déjà sur leurs exactions précédentes. Mais attention, les "Up your kilt", "Give up", "Denim demon" (reprise de Turbonegro), "Crackpott" et autres "Beat on the brat" (de qui vous savez) ne sont pas que du simple remplissage destiné à faire un album de longueur syndicale, non, non, les Charly's ont réenregistré tous ces titres de manière à ce que ce disque possède l'homogénéité digne d'un véritable premier long jeu. Le contraire eut été incongru. Alors oui, on a là les 12 titres réglementaires d'un vrai album, 12 titres d'un punk'n'roll fichtrement bien troussé, envoyé avec la gouaille d'une belle bande de teigneux (et faut avoir la gniak pour avoir eu la patience d'attendre 10 ans comme ils l'ont fait), mais aussi avec l'assurance de ceux qui savent par quoi ils sont passés pour en arriver là. Le chant de Chrystèle est acidulé juste ce qu'il faut pour imposer son style, la basse de Nath est toute en rondeurs et en sensualité, les guitares de Jeff et Xoff empilent parpaing sur parpaing, tandis que les tambours de Cyrille peaufinent les fondations de l'édifice. Résultat, le truc s'écoute imparablement comme un vrai disque de rock'n'roll, du genre comme on n'en fait plus que rarement de nos jours. Les Charly's y vont même de leur reprise iconoclaste, le "Jackson" que Johnny Cash faisait régulièrement avec June Carter, ou que Nancy Sinatra roucoulait avec Lee Hazelwood, ici il prend juste des accents un peu plus pervers, ce qui ne nous le rend que plus sympathique, évidemment.

The METEORS : Hell train rollin (CD, I Used To Fuck People Like You In Prison Records)

Hell yeah ! D'entrée de jeu la contrebasse claque comme aux plus belles heures et les Meteors font à nouveau siffler leur train-train infernal avec la rythmique diaboliquement ferroviaire de "Never stop the hate train", le morceau d'ouverture de quelque chose comme le quarantième album du groupe. Une fois la machine lancée le reste se déroule implacablement comme un TGV parti pour battre un record d'endurance. Les 12 morceaux qui suivent font revivre des Meteors plus vrais que nature. On n'avait pas connu le père Fenech en si bonne forme depuis un moment (sur disque j'entends, parce que je dois avouer que ça fait un paquet d'années que je n'ai pas vu les Meteors sur scène), et ça s'entend dans son jeu de guitare si agressif et dans ses vocalises dignes d'un serial-killer psychotique en mal d'amour. Y a là-dedans quelques futurs morceaux de bravoure ("Devilbone fugue", "4 pound hammer"), de quoi rallier au groupe une nouvelle génération de fans (la troisième, au moins), et fournir à nos vampires de quoi se sustenter pour quelques années supplémentaires et affûter leurs rêves de road-movies nécrophiles ("Surfin home on a dead girl", "The old man down the road"). Les morts-vivants ont ceci de supérieur aux morts ou aux vivants, c'est que le temps n'a aucune prise sur eux, il se contente de glisser sur eux sans y laisser aucune trace. On comprend mieux, dès lors, que Fenech et ses acolytes puissent se permettre de faire un tel bras d'honneur à la grande Faucheuse qui doit commencer à être un poil énervée de ne rien pouvoir tenter contre eux. L'adage a beau prétendre qu'on combat le mal par mal, Fenech étant lui-même le mal absolu, c'est pas demain qu'il va trouver son seigneur et maître.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe.

Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site :

<http://www.triagefm.fr>

Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue".

Stay tuned.



The CREEPSHOW : Sell your soul (CD, I Used To Fuck People Like You In Prison Records - www.peoplelikeyourecords.com)

The GRIT : Straight out the alley (CD, I Used To Fuck People Like You In Prison Records)

Surfant sur la récente sortie de "Run for your life", le dernier album en date de The Creepshow, People Like You en profite pour rééditer "Sell your soul", le premier album des canadiens (paru en 2006 sur un autre label allemand, Crazy Love Records). Un disque sur lequel le groupe posait les bases de son twist-punkabilly de série B enrobé d'une sous-culture horrifique de bon aloi. The Creepshow sont en concurrence directe avec un groupe comme Horrorpops, sauf que, chez eux, le côté "poppysant" est relégué au fin fond d'une crypte dont on a perdu la clé depuis quelques éternités (quoique, sur "The garden"...), du coup, même si les mélodies sont salement accrocheuses et si les harmonies se font délibérément caressantes et enjouées, on n'en reste pas moins du côté plutôt obscur des nuits de pleine lune, ce qui ne rassurera personne, et surtout pas les petites filles trop curieuses ou trop aventureuses, le grand méchant loup n'étant jamais bien loin. Et pour mieux justifier une réédition somme toute assez surprenante (à peine 3 ans après le premier tirage), People Like You étoffe le packaging avec un DVD live d'un concert de 2008, et une section multimédia sur le CD avec 2 clips, dont un très drôle sur "Zombies ate her brain" (je vous fais grâce de l'édition en vinyl de couleur, une habitude chez People Like You), voilà qui devrait affoler le loup-garou qui sommeille en vous. Chez les anglais de the Grit non plus on ne fait pas dans un psychobilly politiquement correct puisque les lascars sont parfaitement capables de vous aligner des rythmiques ska ("Tell me lies") aussi bien que des accents clashiens ("This world") ou des effets poguesiens ("Cast ya mind back") au milieu de quelques riffs purement rock'n'roll, et tout ça sans perdre pour autant une once de crédibilité. Ce deuxième album va même encore un peu plus loin que le précédent dans leur entreprise d'exploration sonore puisqu'on peut s'y délecter de mandoline, de ukulélé, d'harmonica ou de cuivres, au hasard de leurs envies du moment, sans même parler du fond rythmique de leurs morceaux assurés par une guitare acoustique qui ramène le gang aux premières heures de la naissance du rock'n'roll quand la plupart des pionniers, Elvis en tête, écrivaient les tables de la loi sur des 6 cordes en bois. Y a pas à tortiller (à part du popotin à l'écoute du bazar, mais ça c'est inévitable), the Grit sont un cas à part dans la scène psycho, la meilleure preuve c'est qu'ils sont parfaitement capables de faire la première partie de Rancid aussi bien que des Aggrolites, avouez qu'on est bien loin des Meteors.

BITCH SLAPPERS : On s'appelle on s'fait une pouffe... (CD autoproduit - <http://www.bitch-slappers.com>)

DEEPSIX vs TWISTED IN GRAVES (Split CD, Wreckin' Bones Records - www.myspace.com/wreckingbonesrecords)

L'internationale psycho a encore frappé, et c'est nettement sous la ceinture que ça cogne, histoire d'être sûr qu'on ne se relèvera pas de sitôt, et qu'on écouterait donc jusqu'au bout ces belles et bonnes galettes toutes pleines de guitares grésillantes et de contrebasses trépidentes. De toute façon, quand on a les roustons en compote, à part se les réchauffer au creux de la main et se mordre la langue pour ne pas hurler de douleur (on a sa fierté, même dans ces moments d'extrême solitude), il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que de se plier à la volonté supérieure du coup bas. Or donc j'en profite pour vous annoncer la sortie, tant attendue, tant désirée, du premier album des Bitch Slappers, des banlieusards qui, un beau soir de 2004 (nuit de pleine lune, évidemment) décident de partir à la chasse à la catherinette. On a les hobbys qu'on peut. Mais comme la gisquette ne se laisse pas faire et qu'elle peut parfois avoir du répondant (je soupçonne les membres mâles du groupe d'avoir eu, eux aussi, à se les tenir pour ne pas les voir rouler dans le caniveau), tout ce petit monde décide donc d'annoncer la fermeture de la chasse et de faire un groupe. C'est pas mal non plus comme passe-temps, je dois admettre. Le noyau dur du gang est constitué du trio Jeff (qui crapahute grave aussi dans Eight Of Spades), Yam (et ce n'est pas forcément elle qui tape le moins fort, sexe faible, tu parles...) et Fanfan, respectivement titulaires des chaires de guitare, contrebasse et batterie au sein du commando anti-pouffe. Le poste de deuxième guitariste se révèle nettement plus instable, et voit défiler les aspirants serial gratteux sans qu'aucun ne s'attache durablement (le mariage, c'est plus ce que c'était ma brave dame). C'est pas grave, ça n'empêche pas nos énergumènes, au bout de 3 années de labeur, de sang, de sueur et de larmes, de finir par mettre en boîte leur premier album, un condensé de tous leurs meilleurs titres, peaufinés à la chaleur des concerts, lustrés au gas-oil des kilomètres parcourus, dorlotés à la bière descendue cul-sec, chouchoutés au salpêtre de la cave de répétition, le tout nous envoyant direct une quinzaine de coups de boule-coups de genou propres à accentuer notre penchant naturel pour la genuflexion et le léchage de pavé sans ordonnance (je voudrais pas dire, c'est encore les roubignolles qui ont morflé dans l'histoire, je me demande si c'est bon pour la survie de l'espèce tout ça). C'est sûr qu'il vaut peut-être mieux déguster la chose au fond de son lit, dans son nid douillet, plutôt que dans les rues sombres et les coupe-gorges de nos villes, mais je peux me tromper. Et puis tiens, hors de nos frontières non plus on n'est pas en reste, comme en témoigne cette alliance tri-partite qui s'en vient accoster nos rivages avec des intentions plus que douteuses. Le label espagnol Wreckin' Bones a débauché 2 belles bandes de boucaniers pour compléter son équipage et venir impunément violer nos sillons et piller nos compagnes. Comme si on n'avait pas déjà tout ce qu'il faut sur place. A babord, les finlandais de Deepsix nous refont le coup du chaos intégral avec un psycho aux déviantes tendances hardcore qui ne laissent que peu de doute quant à leurs facultés mentales. Rejetons naturels d'une meute de loups-garous ils étaient si incontrôlables que leurs géniteurs eux-mêmes ont préféré les abandonner. Etonnez-vous, après ça, qu'ils en veuillent à la race lycanthrope au point de nous faire payer au prix fort notre normalité petite bourgeoise et judéo-chrétienne. Gasp ! C'est qu'ils ont la morsure sévère et le coup de griffe efficace. A tribord les américains de Twisted In Graves. Eux ont des circonstances atténuantes. Etre né en Floride, au beau milieu des grabataires adipeux, dans un Disneyland à l'échelle d'un sous-continent, sous un soleil permanent, on déclarerait forfait à moins. Du coup, ils se sont faits zombies, comme ça, au moins, on vient pas les faire chier. Le problème, c'est les gonzesses. Comme ils ne parvenaient pas à trouver de petites amies à leur convenance, ils ont donc décidé d'aller voir ailleurs si l'herbe était plus noire. Et c'est sur nous que c'est tombé. Je vais finir par croire qu'on m'en veut. Comme sur la défunte planète Drakulon, si chère à Vampirella, ce sont des rivières de sang qui coulent désormais dans une onde peut-être plus si pure que ça. Twisted In Graves c'est le psycho des abysses et des profondeurs les plus sombres, entre tonton Jack, éventreur de son état, et cousin Todd, serial killer dégénéré pour ces dames. Je reprendrais bien quelques globules moi, je me sens un peu faiblard.

Les MEATLES : Hillbillies are human too ! (CD autoproduit - www.myspace.com/lesmeatles)

Ne vous fiez pas aux apparences. Malgré leur nom les Meatles ne sont pas l'un de ces nombreux groupes hommage aux Beatles qui ont fleuri sur les sènes de notre douce France ces derniers temps. Non, eux, leur truc, ce serait plutôt le blues bien fangeux et bien marécageux nourri au poulet frit, à la cueillette du coton, et au primitive rock'n'roll poisseux et moite. D'ailleurs, leur album, c'est ni à Lennon, ni à Harrison, ni à McCartney qu'ils l'ont dédié, mais à un autre grand disparu, ce vieux chaman tribal venu des jungles urbaines de Chicago de Bo Diddley, si c'est pas une preuve de bon goût ça, je veux bien bouffer mes paraboos jusqu'à la coque, et sans mayo en plus. Les 10 titres de ce disque sont bourrés de guitares bien baveuses, bien saturées, parfois slide, et d'autant de percussions qui ont autant à voir avec le beat africain qu'avec celui des bayous, des plantations et des ghettos des mégapoles sudistes. Les Meatles se sont juste trompés de continent et d'espace-temps. Impossible d'imaginer un seul instant que le trio a grandi au milieu des corons et pas dans le delta du Mississippi, et pourtant... Je sais pas à quoi il tourne le vieux barbu là-haut, mais des fois il fait quand même de sacrées bourdes dans la distribution des cartes. On en a flingué pour moins que ça à Deadwood ou à Dodge City. Enfin bon, l'essentiel c'est qu'on finisse par remettre un semblant d'ordre dans tout ça. Donc les Meatles se sont vite rendus compte qu'il y avait quelque chose qui clochait dans leur destinée et ils ont vite rectifié le tir, à coup de 12 mesures déglinguées et de binaire décalé certes, mais la fin ne justifie-t-elle pas les moyens ? Et tant pis s'il faut faire quelques compromis pour y arriver, comme de déclarer que les hillbillies aussi sont des humains comme vous et moi... enfin surtout comme vous. Je sais, c'est difficile à admettre, mais on mettra ça sur le compte de la jeunesse, de l'enthousiasme et de la frénésie d'un premier album.

JAPAN THER : Tut tut, now shake ya butt (CD, Truth Cult/Southern Records)

A l'écoute de cet album de Japanther on ne s'étonnera guère d'apprendre que le duo (basse-batterie plus quelques machines pour faire bonne mesure) gravite aussi bien dans la scène punk que dans le circuit beaucoup plus select de la performance artistique. Parce que si Japanther est capable de balancer quelques titres sales, ravageurs et acides ("Um like your smile", "Bumpin rap tapes", "The windex"), il est aussi capable d'écrire des morceaux beaucoup plus dadaïstes et complètement barrés ("Bloated corpse", "Africa seems so far away", "I the indigene"). Sont pas de New York pour rien les 2 compères, et ce n'est pas non plus complètement par hasard qu'on les compare parfois au Sonic Youth des débuts. Sans même parler de leur travail de poésie punk avec l'ex Crass Penny Rimbaud. C'est sûr que ce genre de parrainage ne peut décemment pas laisser indifférent. Ce que, de toute façon, l'audition prolongée de la musique de Japanther n'autorise aucunement. Car ce qui, présenté brutalement comme ça, pourrait laisser augurer d'un concept certes non conventionnel mais intellectuellement chiant se trouve vite balayé d'un revers de sample par l'ironie affichée par les duettistes, une ironie acerbe mais néanmoins bon enfant. Un intellectualisme également battu en brèche par ces éclairs punky et raunchy qui viennent vite dynamiter le semblant de sérieux à peine esquissé quelques secondes plus tôt. Les Dr Jekyll et Mr Hyde de l'arty-trash-no wave-punk.

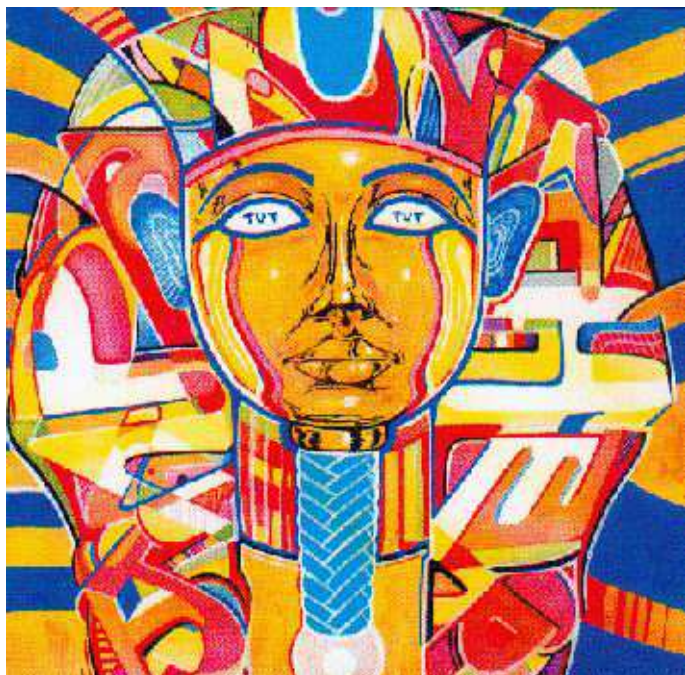
Les FLYIN' TARTIFLETTES : Attaquent (CD autoproduit - www.myspace.com/flyintartiflettesband)

La reprise est un exercice pas aussi aisé qu'il y paraît. Certes, si la plupart des groupes balbutiants se jettent volontiers sur de la cover peu farouche c'est souvent par souci de facilité et de gain de temps (car écrire ses propres morceaux ne se fait pas non plus une main dans le dos). Mais une fois passée la prime euphorie faut bien se rendre à l'évidence, faire de la reprise peut vite vous apparenter à n'importe quel vulgaire groupe de baloche, ou, pire, à de la variété primaire, ce que personne ne souhaiterait même à son pire ennemi. Après, le choix de persévérer dans le réchauffage de plat des autres peut aussi devenir conceptuel, surtout si l'on s'approprie une bonne part du mérite de la recette grâce au petit tour de médiateur qui fait la différence. On en connaît qui n'ont pas si mal réussi que ça dans le genre : Sha Na Na, la Clinik du Dr Schultz, Me First and the Gimme Gimmes... ou même les Bidochons. C'est donc la voie royale qu'ont choisi de suivre les Flyin' Tartiflettes avec leur premier album. 14 titres, 14 reprises, et hop ! c'est dans la boîte. On croise bien sûr quelques pionniers (Cochran, Presley, Rufus Thomas, Billy Lee Riley, ou Bo Diddley, via les Heartbreakers de Thunders pour un "Pills" dopant), quelques classiques incontournables (Bostweeds, avec le "Faster pussy cat" déjà relifté par les Cramps, Larry Williams, Monkees, Sonics), quelques punkeries indémodables (Ramones, inévitables ceux-là, Heartbreakers, pour de vrai dans le texte cette fois-ci grâce à un "Get off the phone" impeccable), mais aussi quelques petites surprises du chef, de celles qui vous titillent la papille et vous écornillent l'écouille (Doors, Dickies, d'habitude ce sont eux qui donnent dans la reprise iconoclaste, ou encore Fred Neil via Gram Parsons, "That's the bag I'm in", il fallait la trouver celle-là, chapeau les gars). Rayon traitement, les Flyin' Tartiflettes ne font pas, vous vous en doutez bien, dans la copie conforme. Pas envie de servir de juke-box humain. Et comme leurs aspirations premières vont plutôt vers le punk ou le garage c'est tout naturellement cet assaisonnement qui prévaut dans le rendu de la chose. Et c'est bien foutu, ce qui ne gâche rien au demeurant. 3 étoiles haut la toque au prochain guide "442ème Rue".



442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc



CONDKOI : Albi live... I can fly (CD, Dirty Witch Records - dirtywitch.free.fr)

Passage obligé quand on est "un putain de groupe de scène" (c'est pas moi qui le dit, ce sont eux, enfin si, moi aussi, mais vu qu'ils l'ont écrit dans le texte de présentation de ce disque je leur en laisse la paternité) le live s'impose après quelques années d'activité, 15 dans le cas de Condkoi, et quelques albums bien sentis, 4 avant celui-ci. Bref, Condkoi s'autorise aujourd'hui l'exercice de l'album public. Et du public y en a, ça s'entend, ce qui n'a pas manqué de survolter le quintette, d'autant plus que le groupe n'est pas allé bien loin pour ce faire. Sont restés quasiment à la maison, en l'occurrence au Noctambule d'Albi (leur ville natale) pour mettre en boîte ce concentré d'énergie. Et comme le dit le public devait bien les voir pour la vingtième ou la trentième fois, forcément ça crée des liens, et ça autorise à pousser au cul un groupe que l'on hérit par dessus tout. Dire que ce n'est pas ce qui se passe serait mentir. Y a un vrai dialogue groupe-public, y a une osmose, une complicité, une connivence, limite qu'on se sentirait presque de trop, fut-ce par CD interposé. Mais cette gêne n'est que passagère, parce que nous aussi, même dans un autre espace-temps, on s'y croit vraiment, on s'y voit devant la scène, à gueuler, à hurler, à suer, à pogoter et à headbanger. L'énergie est là, le son aussi, énorme et enveloppant, sans parler des morceaux de Condkoi, toujours aussi efficaces, toujours aussi rentre-dedans, toujours aussi bastonneurs. C'est bien simple, on se prend les mêmes coups de Doc, on se mange les mêmes postillons, on s'enquille les mêmes décibels que si on avait été là ce soir-là. Logiquement c'est l'effet que devrait faire un album live normalement constitué, c'est loin d'être toujours le cas. Ici ça l'est... En plus, pour faire bonne mesure, Condkoi n'a pas été avare d'inédits pour ce concert. On n'en compte pas moins de 6, ce qui, au passage, en fait une moitié de nouvel album. Trop forts les gars !

7 WEEKS : All channels off (CD, F2M Planet - www.7weeks.fr)

Se sortir les doigts du cul et se débrouiller par soi-même reste encore le plus sûr moyen, par les temps qui courent, d'avancer et de progresser pour un groupe encore jeune et ambitieux. En gros, n'attendons rien des autres et servons-nous nous-mêmes. C'est ce que s'est dit 7 Weeks qui a décidé d'autoproduire son premier album, le "All channels off" qui vient de tomber direct dans mon lecteur CD. On avait déjà remarqué leur première démo il y a 2 ans, les boys confirment juste tout le bien qu'on pensait déjà d'eux avec cet album. En 10 titres ils nous annoncent fièrement qu'ils ont plutôt bien digéré leurs primes influences, américaines essentiellement, qui leur ont fait écouter plus que de raison quelques pointures de l'indie-rock à haut degré d'octane, ainsi que quelques fines mouches d'un stoner-rock plutôt giron. S'amusant à mélanger tout ça en portant la chose à ébullition, 7 Weeks délivre un bon album bien dense, bien touffu, bien charpenté. Du genre qui n'est pas près de s'écrouler, même si on le chahute un peu. Les mecs ont les pieds bien rivés au sol, les mains fermes sur les manches de guitares, et les yeux directement vissés sur les premiers rangs des salles qu'ils ratissent avec assiduité et abnégation. Pas du genre à s'en laisser compter ni à se laisser surprendre les 7 Weeks. Ils ont bien compris que plus on est droit dans ses bottes, moins on a de chances de se tordre les chevilles. Leur but avoué ? Conquérir le monde ! Bon, d'accord, pour l'instant c'est plutôt la barre HLM du quartier, voire la ville de Limoges, ou, à la rigueur, l'hexagone, mais un jour viendra où ils verront l'horizon s'ouvrir devant eux. Si si !!!

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

ATTENTAT SONORE : Syndrome de Stockholm (CD, Raoul Prod/Folklore De La Zone Mondiale/Kawaii Records/Mass Productions/Guerilla Vinyl)

Après une série de EP et de splits, ainsi qu'un premier album en 2002, les limougeaudeux d'Attentat Sonore sortent enfin leur deuxième album. 9 nouveaux titres (complétés des 4 du EP "Barricades 1905") d'un punk énergique et engagé. Emmené par un duo mixte de chanteurs, Attentat Sonore s'applique à dénoncer les dérives d'un système que nous sommes de plus en plus nombreux à subir, mais aussi de plus en plus nombreux à combattre, chacun avec ses moyens. Comme ils se qualifient eux-mêmes dans une des chansons de cet album Attentat Sonore sont des "Punx with brains", et de s'en servir de ce cerveau pour tourner quelques textes dénonciateurs, vindicatifs, militants et revendicatifs. La particularité d'Attentat Sonore, c'est de les gueuler aussi bien en français qu'en anglais ces cris de guerre urbains. Le tout sur fond de street-punk grinçant et mordant comme un pitbull sous amphètes. Raison de plus pour les soutenir dans leurs efforts, s'agirait pas qu'ils se sentent trop seuls en première ligne de la contestation libertaire.



**BREIZH DISORDER Vol 7 (CD, Mass Prod - www.massprod.com)
MASS PROD - PUNK ROCK ARTISAN (LP, Mass Prod)**

Les compils "Breizh Disorder" c'est comme une sorte de Pléiade version punk et granitique. Ce nouvel opus ne déroge ni à la règle ni à la tradition avec son lot de gangs éprouvés : Al Kapott (dont on célèbre le retour aux affaires après près de 20 ans de silence radio), Dead City Walkers (dont on devrait sérieusement entendre parler d'ici peu si le monde est bien fait), Good Old Boys (dans la foulée de leur excellent premier album), Wek617, le Prince Ringard, les Clébards, Bad Cash, Trouble Every Day, etc... Et puis quelques découvertes : Kabal... La Révolte, New Dalton, Rusty Nails, entre autres. Tout ça reste très punk et très rock'n'roll dans l'esprit, même si c'est plus ou moins déconneur, plus ou moins hardcore, plus ou moins bretonnant, selon les affinités de chacun. Cette cuvée n'en est pas moins un excellent cru, comme d'habitude, ce qui va encore filer quelques complexes à pas mal de régions plus ou moins sinistrées en la matière. Et je sais, hélas ! de quoi je parle si je tente de faire un tour du propriétaire de mon environnement immédiat. Pourvu que la Bretagne n'obtienne jamais son indépendance, sinon c'en serait fini de la notion de rock français, amputé qu'il serait de l'essentiel de ses forces vives.

Et puis, pour fêter dignement sa centième référence, Mass Prod se fend d'une autre compilation, en version vinyl et en picture disc uniquement, qui propose 16 groupes parmi les poids lourds du label : Mass Murderers, Ratos De Porao, Sick On The Bus, Bonehouse, Dobermann Cult, Varukers, Sensa Yuma, Viktims, Discharge, Craft, Burn At All, Rejected, GBH, Poundaflesh, Raw Power, This System Kills. Vous l'aurez compris, ça rigole pas et ça débände pas non plus sur cette galette qui sent la poudre aussi bien que le caoutchouc brûlé. Y a plus de décibels dans un seul des sillons de ce disque que dans toute la discographie de... (mettez ici le nom de votre Hallyday ou de votre U2 préféré, ça fera l'affaire). C'est bien simple, à peine posé sur la platine ce disque vous a déjà lâché 3 litres de sueur, 25 canettes de bière et 1 kilo de mégots de cigarettes sur la moquette, sans parler des traces de cirage jusqu'au plafond et du papier peint décollé dès le premier riff de guitare, et je vous fais grâce de la demi-douzaine de crises cardiaques dans le voisinage proche. On ne fait pas d'omelette sans casser d'oeufs. Vivement la 200ème !

THOMPSON ROLLETS : 1986-1993 (CD, Slow Death/Pas Question/Some Produkt/Hellnation)

SICK ON THE BUS : Suck on fuck heads/Punk police (CD, Mass Productions/Brain Damage)

DENTIST : Dentist (LP, Mémoire Neuve - www.memoireneuve.fr)

3 rééditions bien senties pour se replonger dans un temps que les moins de 20 ans ne peuvent connaître que par leurs grands frères, voire leurs parents, sale affaire !

En 7 ans d'existence les périgourdiens de Thompson Rollets, s'ils n'ont gravé qu'un seul album, n'en ont pas moins marqué de manière indélébile le paysage rock français de l'époque. L'époque c'est la fin des 80's et le début des 90's, une charnière où le punk se faisait plus aventureux, intégrant à la fois les nouvelles énergies hardcore, les prémices du grunge, sans parler des dernières flamboyances d'un rock australien à la fulgurance sombre et frénétique. Tout ce qu'on retrouvera, finalement, chez les Thompson Rollets. Articulé autour de la réédition de l'album, ce CD se présente en fait comme une quasi intégrale du groupe, puisqu'ont été rajoutés le 45t mis en boîte 2 ans auparavant (et produit par rien moins que Brett Myers, le guitariste incandescent de Died Pretty), une palanquée de titres parus sur diverses compilations, et même 2 titres extraits d'une des premières démos d'un des gangs les plus incendiaires d'une région, le sud-ouest de la France, qui en comptait pourtant plus que son quota n'aurait dû l'y obliger. Au total ce sont donc 23 titres qui nous replongent dans l'histoire du groupe. Avec le recul, l'album sonne toujours très actuel, y a rien de daté là-dedans. Faut dire que Brutal Deluxe, le label monté spécialement par leur manager pour produire la chose, n'avait pas fait les choses à moitié : une semaine en Allemagne avec Sox (cogneur des Séminoles) derrière les manettes. Du coup le son est velu et couillu comme un cro-magnon gavé à la testostérone. Pour les autres morceaux, évidemment, c'est un peu plus hétéroclite, rapport aux conditions d'enregistrement parfois plus "roots", mais globalement ça se tient quand même bien, notamment le 45t, qui sonne presque plus australien que si le groupe avait grandi à Sydney ou à Melbourne. Et puis quoi, s'agit pas de refaire l'histoire (laissons ça aux négationistes putrescents), s'agit juste de la raconter, même avec ses petites imperfections. D'ailleurs l'histoire, elle, est savamment détaillée dans le livret, copieux et abondamment illustré, sous la plume d'Alain Feydri, en voisin de zinc, a vécu en direct l'aventure, et sous celle de Sox lui-même qui a tenu une sorte de journal de l'enregistrement de l'album. Bref, un disque indispensable qui remet en lumière l'un des albums essentiels de l'époque.

Pour les anglais de Sick On The Bus il s'agit de la réédition de 2 albums en un seul CD. Le deuxième LP, "Suck on fuck heads", était paru en 97 sur le propre label du groupe, tandis que "Punk police", le troisième long play, était sorti en 99 sur Data Records. Data Records qui, cette même année 99, avait justement déjà jumelé les 2 albums sur un double CD.

Couplage que les 2 labels rennais Mass Prod et Brain Damage recyclent donc aujourd'hui. Si avec tout ça vous parvenez à passer à côté de ces 2 albums c'est que vous le faites exprès, ou que vous avez décidé de vous retirer au fin fond de votre cave pour y vivre une vie d'ermite urbain attendant une apocalypse de plus en plus probable. Notez bien que l'apocalypse, à l'écoute de ce double brulot vous l'auriez déjà chez vous en direct live, pas besoin de vous mortifier dans les affres d'une attente aussi fébrile que tachycardique. Mais bon, vous faites ce que vous voulez de votre temps libre. Sick On The Bus c'est du bon gros street-punk qui dépote, nourri au jus de houblon et savonné à la banlieue grisâtre de l'Angleterre post-thatcherienne. Un street-punk salement assaisonné d'une bonne dose de hardcore calorifique capable de faire grimper votre taux de cholestérol par voie auditive. Sick On The Bus ça vous saute à la gueule comme une larve d'alien, ça vous enfonce le plexus solaire aussi sûrement qu'une droite de Mike Tyson, ça vous explose la boîte à neurones aussi méchamment qu'un discours de Jean-Claude Van Damme, c'est dire si c'est à manipuler avec précaution. Tiens, c'est pas compliqué, les 2 albums mis bout à bout ça dépasse pas les 3/4 d'heure, histoire de situer la vitesse des débats. Et ceux qui ne suivent pas ne sont que des couilles molles.

Du côté de Nice, en pleine explosion punk, soit entre 77 et 79, Dentist sortait de nulle part pour bombarder la Promenade des Anglais et sa litanie de retraités friqués de ses déflagrations punkoïdes et foutraquement rock'n'roll. Malheureusement, exilés au bout du bout de la France, loin de tout et de tout le monde, le groupe ne sortira aucun disque de son vivant. Début 80 l'aventure Dentist était déjà finie, 3 de ses membres formant alors les Playboys au style nettement plus garage-sixties et qui connaîtra, jusqu'à aujourd'hui, un succès d'estime non négligeable. Du coup, la sortie de cet album constitué de 2 bandes distinctes, l'une de 78, d'obédience nettement punk, l'autre de 79, au parfum plus rock'n'roll, est un évènement non négligeable et qui comble un vide. Abstraction faite d'un son somme toute assez crapoteux, mais qui n'étonne guère si l'on considère que l'enregistrement a dû se faire à

l'arrache sur du matos bas de gamme et probablement conservé pendant ces 3 décennies sur quelque K7 ayant connu des jours meilleurs, on a affaire à un groupe musicalement plutôt carré et qui affichait un sens de la mélodie et du rythme carrément au point. Ce qui rend encore plus estimable cette sortie. A noter que le groupe vient de se reformer. N'est-ce qu'éphémère ou pour jouer les prolongations ? On verra à l'usage.

PANIK : L.T.D.C. (CD, Combat Rock)

En 77 on se souvient du jubilé de la reine d'Angleterre qui avait valu aux Sex Pistols l'un de ses titres de légende, "God save the queen", en même temps qu'une somme d'emmerdes propre à faire implorer le groupe en plein vol. En 2008 ce sont les parisiens de Panik qui fêtent leur propre jubilé avec la réédition, 25 ans après sa sortie (83 donc), de leur seul et unique album (tiens, comme les Pistols). "L.T.D.C." c'était pour "Les Troubadours Du Chaos", leur hymne qui ouvre d'ailleurs ce disque d'un punk encore empreint de l'esprit de 77. Les 3 premiers titres font penser au punk frenchy type "Chaos en France", entre punk-rock originel, proto-hardcore et un air de rien qui prévalait déjà chez ceux qui feront, quelques mois plus tard, les belles heures d'un rock qui allait devenir "alternatif". Ensuite, ça se barre sur des chemins de traverse qui prouvent que les keupons ne sont pas toujours les bourrins écervelés tels qu'on a l'habitude de les présenter. Y a un morceau sans titre qui joue avec les passages de bandes à l'envers et autres joyusetés "expérimentales" qu'on ne connaissait que chez quelques aliénés d'un binaire qui était déjà passé à d'autres tempi. Dans le même ordre d'idée, "Festival", et notamment sa première partie, dénote d'un esprit critique et caustique qui annonce déjà les aventures bérurières, ou "Déception" qui n'aurait pas dépareillé dans le répertoire d'un Oberkampf. De là à dire que Panik furent des précurseurs dans leur genre, il y a un pas que l'on serait tenté de franchir avec allégresse et nonchalance. D'autant que le son n'a déjà plus ce rachitisme ni cette ambiance cryptique qui furent l'apanage de nombre de gangs en devenir. A part le fait que Panik chantait en français, on aurait aisément pu les prendre, à l'époque, pour un combo anglais de street-punk. Finalement, ce disque a plutôt bien passé l'épreuve du temps, ce que certains de ses frères d'arme n'ont pas forcément aussi bien réussi. Pour ce qui est du côté franchouillard de la force (difficile de s'en dépêtrer dans un pays qui ne jure encore et toujours, malgré tout, que par un certain élitisme du texte), c'est la reprise du "Non je ne regrette rien" de la même Piaf qui apporte sa caution émotionnelle à l'ensemble. Bon, pourquoi pas... A noter que Panik s'est reformé depuis une paire d'années et reprend l'histoire là où elle s'était arrêtée, quelques rides en plus, sûrement quelques kilos aussi, mais la même envie d'en découdre avec un certain maniérisme ambiant.

PRINCE RINGARD : Guerrilleros (CD, Mass Productions)

C'est sûr qu'il y a longtemps que le mythe du Prince Charmant a volé en éclat (tout comme, d'ailleurs, celui de la Belle Au Bois Dormant), alors autant se faire une raison et considérer la ringardise comme la nouvelle norme. Si c'est mieux ça ne peut être qu'un plus. C'est ce qu'a dû se dire Jean-Claude Lalanne, breton bretonnant et anarchisant qui n'a pas pu choisir entre faire chanteur ou faire écrivain. Du coup, après une quinzaine de disques et une douzaine de romans, on peut décemment considérer qu'il est chanteur ET écrivain. Le label punk Mass Prod réédite un album de 2001, "Le cimetière des cons" (lui-même réactualisation d'un disque portant le même titre paru primitivement en 1971), qui, augmenté d'une demi-douzaine de titres enregistrés dans le courant des années 90, devient donc ce "Guerrilleros" dont auquel que je vous cause présentement. Jean-Claude Lalanne chanteur, ce sont d'abord des textes foisonnants, pléthoriques et qui coulent en une source inépuisable, clichés iconoclastes d'un quotidien glauque, grisâtre et guère avenant, le quotidien d'une énorme majorité d'entre nous, loin du glamour, du factice et de la futilité d'une minorité de "dirigeants" (politiques, financiers, médiatiques... ce sont d'ailleurs souvent les mêmes) qui ne jurent que par les paillettes, le fric et le m'as-tu-vu. Des textes qui rappellent en vrac Ferré, Lavilliers, Béranger ou Fred Alpi, du sans concession, du brutal et du direct. Cherchez pas le consensuel chez le Prince Ringard, ça ne fait pas partie de son vocabulaire, ni même de sa ligne de pensée. Lui ce serait plutôt la phrase choc, le verbe coup de poing et l'adjectif anarchiste. Musicalement, ça reste assez minimaliste, 2-3 accords basiques, des rythmiques binaires, un tambourin omniprésent, et un harmonica lancinant qui vient combler les trous dans les textes, on est loin de la symphonie héroïque, mais, en même temps, ça colle parfaitement au ton déclamatoire du chant du sieur Lalanne. Bref, de la chanson française consciente et enragée, guitare dans une main, bombe artisanale dans l'autre, ça nous change des niaiseries habituelles.

DUM DUM BOYS : Kiss me deadly (CD, Fffascination Records - www.fffascination.com)

Un nouvel album des Dum Dum Boys provoque toujours chez moi ce mélange indescriptible de surprise (comment peuvent-ils encore être là 25 ans après leurs débuts avec une musique aussi peu commerciale ?) et de bien-être serein (rassuré que je suis de les savoir toujours actifs et assuré que ce nouveau disque sera à la hauteur des précédents). Et ça ne rate pas ! Le Dum Dum Boys nouveau est un grand disque, comme d'habitude, ce dont personne ne devrait douter. Les nîçois continuent leur exploration d'une planète sonique très à l'écart des autoroutes intergalactiques. Une planète dont on a du mal à définir l'identité. Est-ce une naine rouge ? Ou bien une géante gazeuse ? Je sais, normalement, il ne devrait pas y avoir de confusion possible, sauf quand les Dum Dum Boys s'emploient à brouiller les pistes. Les Dum Dum Boys, c'est du rock'n'roll. Ouais, mais un rock'n'roll, sombre, désincarné, noir, qu'on pourrait rapprocher d'un certain courant australien du type Died Pretty ou Beasts Of Bourbon. Les Dum Dum Boys, c'est de l'électro. Y en a aussi, mais plutôt du genre bidouillage maison, artisanal, colle et ciseaux, comme s'ils fabriquaient eux-mêmes leurs machines tant les sons qu'ils en tirent ne semblent guère répertoriés sur l'échelle des fréquences connues. Les Dum Dum Boys, c'est de la dance. C'est pas faux non plus. Même si les pas esquissés sont plus à chercher du côté d'une new wave gothique et vampirique à la Bauhaus ou à la Bowie période germano-new-yorkaise. Les Dum Dum Boys, c'est du twist. Robotique le twist, frankensteinien, aliéné aussi, comme quand Batman dansait le watusi, mais un "Oh yeah ?!" branque et détraqué ne laisse planer aucun doute à ce sujet. Les Dum Dum Boys, c'est du SM de drive-in. Ben oui, pourquoi ? "Soul bondage" ou "Tie me up" sont des hymnes que l'on aurait pu se passer en boucle sur la banquette arrière d'une Cadillac Eldorado, d'une Chevrolet Bel Air ou d'une Ford Mustang si les teenagers n'étaient pas si préoccupés d'amourettes à l'eau de rose, de safe sex et de bécotage soft. Les Dum Dum Boys sont les défricheurs d'un nouvel ordre sonore, mais j'ai peur qu'on ne s'en aperçoive qu'après leur mort. Comme d'habitude.

FUZZY SEVEN : No rest (CD autoproduit - www.myspace.com/fuzzyseven)

Plutôt que d'electro-punk (terme à la mode en ce moment), je préfère dire de Fuzzy Seven qu'ils font de la new-wave'n'roll. Parce que, si le duo utilise quelques machines dans sa musique, c'est plus dans l'esprit du début des années 80 qu'il le fait (souvenez-vous des 2 premiers albums d'Indochine par exemple, ou de trucs plus anecdotiques genre Bill Baxter ou les Civils), tout en laissant une place conséquente aux guitares (Caroline et Nicolas en jouent tous les deux, ce qui ne laisse planer aucun doute quant à leurs intentions très nettement rock'n'rolliennes). Ce disque, du coup, possède une couleur diaboliquement énervée ("A date with my baboon", "In perfect tune", "Earthquake in La Hague", notons, au passage, le second degré dans leurs thèmes d'inspiration), impression évidemment confirmée par le choix de chanter en anglais, on évite ainsi l'écueil "variété" qui colle à la peau des groupes cités ci-dessus. Au final ce premier album de Fuzzy Seven est plutôt sympathique à l'oreille et agréable aux doigts de pied qui ne peuvent s'empêcher de tapoter le linoléum en rythme, suivant en cela un penchant bien naturel pour le trémoussement d'aise.

EVIL COUNTRY JACK : Jack's country (CD, Be Fast !!! - www.myspace.com/befastlabel)

Eh ben ! Va pas être facile à classer dans les bacs celui-là ! A priori, avec un blaze pareil, on se dit qu'on a là quelque chose qui fleure bon la country façon outlaw, voire, peut-être, un poil punky, et, en quelque sorte, on n'est pas loin de la vérité. Parce que hors-la-loi, si les gaillards ne le sont pas, moi je suis un parangon de pureté virginale. Pour la country, par contre, on repassera... C'est plutôt d'experiment-thrash-death-metal qu'il faut parler à propos d'un groupe qui a fait du chaos son art de vivre et du bordel sa ligne de conduite. Plus loud et plus bourrin que ça, c'est pas gagné. Ils ont la fluidité du mercure, la légèreté de l'uranium enrichi et l'onctuosité du magma en fusion. Mais comme ils ont aussi un minimum de savoir vivre, ils n'hésitent pas à se fendre la gueule avec quelques accords twangys de surf napalmé, quelques brimborions de free-jazz sulfureux, quelques hallucinations de vaudou zombifié, ou quelques rogatons de rock'n'roll pelvien. Parfois tout ça dans le même morceau, tant qu'à faire. Mais, magie, ce qui aurait pu être du grand n'importe quoi si les argousins n'étaient pas si costauds devient, sous leurs doigts bagouzés comme un poing américain, un opéra destroy mis en scène par Hephaïstos lui-même, avec Thor aux décors et Belzébuth aux costumes (ou l'inverse, je m'y perd un peu).

SENS UNIQUE : Seuls... (CD autoproduit - www.sens-unique.org)

Deuxième album pour le groupe ardennais dans une mouvance toujours fortement marquée par une certaine idée du "rock français". Rock en français en tout cas, qui fait penser, comme souvent dans le style, à Noir Désir. Personnellement, c'est pas le genre de référence à me faire sauter au plafond (au risque de passer pour un alien, force m'est de confesser que je n'ai jamais pu encaisser le maniérisme des bordelais), pas plus d'ailleurs que le nom du producteur de la chose, un certain Fred Rochette que je ne connaissais ni des lèvres ni des dents, mais dont la principale contribution au "rock" semble d'avoir été, à une certaine époque, guitariste d'Hallyday, et ça non plus c'était pas fait pour me rassurer (quand cessera-t-on enfin de considérer que cet imposteur puisse encore faire du "rock" aujourd'hui ?). Mais bon, c'est pas sur la foi d'une bio que je fonde mon jugement en ce qui concerne les disques que je reçois, et bien m'en prend, parce que, à l'écoute, ce "Seuls..." de Sens Unique vaut mieux que les références suscitées, comme quoi faut parfois être prudent dans ses revendications. Sens Unique développe un sens de la mélodie digne de quelques grands noms de la noise américaine, une mélodie dense et intense qui vous plonge dans les affres de l'introspection avant d'être réveillé par de gros accords de guitares qui vous fouaillent la tripaille et vous percutent l'occupat sans coup férir. Même les textes en français (casse gueule ça le français dans le rock'n'roll) se collent au riff aussi imparablement que votre petite amie sait vous caliner un soir de Saint Valentin. Certes ce ne sont pas eux qui vont révolutionner le rock, mais on peut au moins porter à leur crédit que Sens Unique sait façonner sa gouaille sonique en une habile alchimie électrique, c'est déjà ça (oublions juste l'insipide ballade acoustique au milieu du disque qui casse l'ambiance, heureusement elle ne s'étale pas trop en longueur).

MAGNETO : 8 songs (CD, Some Produkt - myspace.com/someprodukt)

Si l'on n'y prend garde il serait facile de tomber dans le panneau et de croire que Magneto est un duo basse-batterie... Sauf que certaines sonorités nous titillent la trompe d'eustache et nous font dresser l'oreille... Et de nous rendre compte que, non, c'est pas une basse qu'on entend sur ce disque, mais une guitare baryton... Sont-ils joueurs ! On ne va pas rentrer dans les considérations techniques mais la guitare baryton est une guitare accordée plus bas qu'une guitare normale, grâce, notamment, à un manche plus long et des frettes plus espacées, en gros un hybride à mi-chemin entre la guitare et la basse... mais avec 6 cordes. Bon, ceci étant dit, c'est pas ça qui va changer le nez de Cléopâtre... Mais il est vrai, cependant, que les sons si particuliers de la guitare baryton apportent un petit plus à Magneto et à son post-punk sous forte influence américaine (sur une ligne Chicago-Washington DC). La musique du duo est dense, intense, tendue, elle ne s'embarrasse pas de fioritures mais s'exprime avec la faconde de ceux qui ont quelque chose à extirper de leurs tripes et de leur âme, musique cérébrale autant que viscérale donc, à des années-lumière de toute inconséquence ostentatoire. D'ailleurs, si Magneto pose des lyrics sur ses morceaux c'est plus pour permettre à l'auditoire de garder quelques repères précis, la force du groupe résidant surtout dans ces instrumentations vibrantes de sensations fortes et virevoltantes d'arpèges à la solidité inébranlable.

The EXPERIMENTAL TROPIC BLUES BAND : Captain Boogie (LP, Jauneorange Records - www.tropicbluesband.com)

En cette année où l'on célèbre le quarantième anniversaire du premier homme sur la Lune, les belges d'Experimental Tropic Blues Band eux aussi s'envoient en l'air avec leur nouvel album. "Captain Boogie" c'est le nocher d'une navette pas nette qui s'en va explorer toutes les planètes les plus douteuses de la galaxie et des trous noirs environnants. Vous rencontrerez ici tout ce que l'espace connaît d'extra-terrestres irradiés, de météorites nymphomanes, de pilotes intergalactiques shootés aux substances les plus radicales, de démons du rock'n'roll, d'astronautes sous acides, de nettoyeurs burnés au viagra hormonal, de poulets rôtis aux tempêtes solaires, de transexuels priapiques, de pouffes hautaines et ténébreuses, j'en passe et des meilleures. Vous croiserez aussi, peut-être, un Buddy Holly en lévitation (reprise dynamitée de "Think it over"). Vous vous cramerez surtout les neurones avec ce rock'n'roll venu tout droit des confins de l'espace connu. Car, si le Experimental Tropic Blues Band est plutôt né sous les auspices du blues explosé, ce deuxième album les voit lentement dériver vers un rock'n'roll nettement plus trash, branque et obsédé. Du blues, y en a encore un peu ("Goddamn blues", "I'm gonna try"), mais du rock'n'roll y en a des cargos entiers ("Hippidy hop", "Ooh", "Cock-a-doodle-do", "Those dicks", "I dig you much and more"), de quoi largement alimenter les réseaux de contrebande stellaire et cocufier n'importe quel pirate belge entre Alpha du Centaure et la Ceinture d'Orion.

INTERNET

Les tchèques de **Heaving Earth** font du dark death metal, ça rigole pas : www.myspace.com/heavingearthcz @@@ 2 ex **Dickybird** sont aux commandes de **Grand Final** qui vient de sortir son premier album : www.myspace.com/grandfinal @@@ Prenez un membre d'**Einsturzende Neubauten**, le guitariste d'**Unsane** et la section rythmique de **Flu.ID**, vous avez **Celan**, un groupe à la puissance de feu qui ne laisse pas indifférent : www.myspace.com/celanband @@@ La boutique de disques parisienne **Born Bad** est désormais aussi en ligne, histoire de vous procurer votre came sans sortir de votre canapé, elle est pas belle la vie ? : www.bornbad.fr @@@ Y a du **Crumb** chez **Stu Sturgis**, un dessinateur américain très rock'n'roll. Allez voir son travail ici : www.stusturgis.com @@@ Les allemands de **Idle Hands** font un punk-rock de bonne facture et le présentent ici : www.myspace.com/idlehandspunk @@@ Lutz, le chanteur des **V8 Wankers**, mène un autre projet en parallèle, un groupe de rockabilly du nom de **Wyldfyre**, bel éclectisme : www.myspace.com/wyldfyreox @@@ Les français de **Drawers** font du southern bluesy sludge metal à la **Crowbar**. Si ça vous tente y a tout ce qu'il faut ici : www.myspace.com/drawerskvt @@@ Ils revisitent le ska 2 Tone comme ces derniers revisitaient le ska des origines, ils sont italiens, ce sont **the Offenders**, et leur page est bien agréable à regarder et à écouter : www.myspace.com/theoffendersit @@@ Philippe, l'ancien bassiste de **King Size**, ne chôme pas malgré l'arrêt du groupe puisqu'il a intégré plusieurs autres gangs, dont **Margerin** (rien à voir avec le père de Lucien, c'est le nom du chanteur-guitariste), excellent combo power-pop-punk : www.myspace.com/hangingontoyourlove @@@ Quelques nouvelles des potes, ça ne fait jamais de mal... Comme les drougs noirs du **Baratin De La Joie** : www.lebaratindela joie.com @@@ Murielle, la chanteuse d'**Attentat Sonore**, se la joue aussi photographe, notamment en concert, et elle a l'oeil, si vous voulez vous rincer le vôtre : www.flickr.com/mumudiy @@@ "Another day" est le nouvel album de **Classic & Troubles**, pour tout savoir sur lui, sur le groupe, ou l'acheter en ligne : www.myspace.com/classicandtroubles @@@ Des berrichons qui font du street-punk qui tache, ce sont les **Tazons**. Téléchargez leur album gratos sur leur site, vous me remercerez plus tard : <http://lestazons.propagande.org> @@@ <http://superpam.com>

Une page (non, même pas un site, une simple page) désopilante qui nous présente quelques statistiques surprenantes concernant **Pamela Anderson**, la blonde siliconée la plus célèbre de ce côté ci du 95D. Pour connaître le ratio entre son tour de poitrine et son QI au fil des années, ou bien le rapport entre le développement de ses nibards et la fonte des réserves mondiales de silicone, ou encore si vous voulez savoir combien on pourrait fabriquer de cartes-mères avec ses roberts, le tout chiffres à l'appui. Trop fort. En anglais, mais c'est à la portée de la majorité d'entre vous.

<http://hmss.com>

Les sites sur **James Bond** abondent sur la toile, et certains sont excellents, comme celui-ci. HMSS c'est pour Her Majesty's Secret Servant, un site qui existe depuis 1997 et qui se présente sous la forme d'un magazine avec de 1 à 3 numéros par an. C'est évidemment le dernier en date qui est en ligne, mais les anciens sont également consultables. Comme n'importe quel magazine qui se respecte on a là toute une série d'articles, de chroniques ou d'essais sur le monde de l'agent 007, ou sur l'espionnage en général, à travers les films, les bouquins, les séries télé, etc... Dans ce numéro, par exemple, les rédacteurs se sont amusés à classer les méchants et les femmes fatales apparaissant dans les films de James Bond. Côté méchants celui qui recueille le plus de suffrages reste Auric Goldfinger (alors que Max Zorin, le nazi génétiquement modifié de "Dangereusement vôtre", est le plus mal classé), et chez les femmes fatales c'est Rosa Klebs (la tueuse soviétique de "Bons baisers de Russie") qui s'avère la plus mortelle, à défaut d'être la plus glamour. La navigation est agréable et fluide, et le site est plutôt bien foutu graphiquement. Par contre, comme il est évidemment en anglais, une parfaite maîtrise de la langue de Roger Moore est nécessaire, les articles, très fouillés et parfois très longs, étant écrits par de véritables gens de lettres et de plume. Si vous êtes resté scotché à votre niveau sixième ça va pas être facile.

<http://www.asiacarrera.com>

Le site officiel (même si ce n'est pas elle qui le tient) d'**Asia Carrera**, l'une des porno stars américaines les plus charismatiques des ces 15 dernières années (plus de 250 films à son actif, ça commence à causer). Outre les pages habituelles (biographie, filmographie, boutique en ligne, chat), le site vaut surtout pour ses galeries de photos... qui ne

sont pas vraiment ce que vous pourriez vous attendre à trouver sur un tel site. Plutôt que d'aligner les poses les plus subjectives possibles, Asia Carrera a choisi de mettre en ligne des clichés montrant l'envers du décor des tournages de films (bêtisier, maquillage, technique, etc), ou bien des photos plutôt glamour, ou des trucs plus personnels (Asia enfant ou adolescente, vie de famille, vacances, etc). Du coup ça démythifie l'aura de la pornstar inaccessible au commun des mortels. Heureuse initiative.

En prime elle fait preuve d'un solide sens de l'humour, notamment dans ses réponses aux FAQ. Par contre, attention, gaffe, warning, e pericoloso, mon antivirus a détecté des trojans sur certaines pages, donc je vous conseille d'éviter le site si vous pensez ne pas être suffisamment protégé. Le surf c'est comme le sexe, c'est mieux quand c'est safe. Sinon c'est en anglais bien sûr.

<http://www.the-dirteez.com>

Nouvelle adresse pour le site officiel de l'un de mes groupes préférés. Ne pas parler des **Dirteez** dans un numéro de la "442ème Rue" c'est comme prendre un café sans l'After Eight qui va bien, c'est comme aller au cinéma sans le cône vanille-fraise qui dégouline partout, c'est comme visiter New York et ne pas monter au sommet de l'Empire State Building pour faire comme King Kong, trop frustrant. Donc pour ceux qui ne les connaîtraient pas encore (honte sur vous, hou les vilains !) ce site est une mine d'informations. Les news, des photos, des mp3 (dont les 2 derniers albums en intégralité + des titres éparpillés sur des compils diverses et variées), des vidéos, la discographie complète, un plein Mack de chantier de chroniques et d'interviews, la bio, du merchandising, et même, si vous aviez l'excellente idée de les inviter à venir jouer par chez vous, la fiche technique. Fan de chichoune ! Si avec tout ça vous ne devenez pas fan je veux bien me les bouffer en vinaigrette. D'autant que, vous vous en doutez, c'est en français, donc abordable par n'importe quel vulgus pequam rock'n'rollienensis qui se respecte (ce qui exclue donc d'office les bas du front de l'UMP et du FN mais ils ne nous manqueront pas).



Los STRAITJACKETS : The further adventures of Los Straitjackets (CD, Yep Roc Records - yeproc.com)

Après l'épisode précédent qui avait vu los Straitjackets s'acoquiner avec quelques vocalistes pour un album chanté, retour aux sources pour le quatuor de surfeurs-catcheurs et ce nouvel album entièrement instrumental. Si los Straitjackets peut indéniablement être considéré comme un groupe de surf, n'en déduisez pas pour autant qu'il s'agit là d'une énième ressucée de Dick Dale ou de Duane Eddy. Nope ! Certes nos gaillards sont parfaitement capables de délivrer d'imparables riffs twangy aptes à vous faire glisser au sommet des vagues les plus imposantes ("Teen beast" par exemple, avec son penchant avoué pour l'école Link Wray), mais ils savent aussi renouveler un genre pas si réducteur que certains voudraient le faire accroire, grâce notamment à une culture musicale vaste et diversifiée comme la population d'un harem des mille et une nuits. Ce qui explique que l'on ne s'ennuie pas une seule seconde à l'écoute des 13 titres de ce nouvel opus (le rock'n'rollesque "Cal-speed", le mid-tempo "Catalina", le langoureux "Mercury", le cinématographique "Tubby"), pas plus d'ailleurs qu'on ne s'était ennuyé avec leurs précédentes tribulations. S'ils restent, hélas ! beaucoup trop méconnus, surtout par chez nous, los Straitjackets n'en sont pas moins l'un des meilleurs groupes actuels d'une scène qui brasse large, entre rock'n'roll, surf et garage, bref tout ce qu'on aime. Et puis, pour une fois, attardons-nous un peu sur le visuel de cet album puisque, comme souvent avec les productions Yep Roc, ce disque offre un petit plus de taille en mettant en scène les 4 musiciens, transformés en super-héros pour l'occasion, sur 4 planches de comics (historiettes inspirées des titres des différents morceaux du disque), le tout complété de 4 cartes "à collectionner" présentant les principales caractéristiques de ces avatars.

The ASTOUNDING FREAK PARTY : DANCE WITH THE WEREWOLF (CD, Rigolboch' Ricordz - <http://www.myspace.com/rigolbochricordz>)

Vous avez déjà essayer de faire danser un loup-garou vous (ou un vampire, ou une goule, ou une momie) ? Eh ben croyez-moi, c'est pas gagné (j'en ai quelques-uns parmi mes relations, je sais de quoi je parle). C'est pourtant le défi que s'est lancé le label nantais Rigolboch' Ricordz. Et les bougres y arrivent très bien. Faut dire aussi qu'ils ont des arguments avec cette compilation joliment présentée dans une petite boîte en métal, et bigrement gorgée de garage, de rock'n'roll, de psycho. On retrouve ici quelques pointures internationales du genre : the Hipshakes (UK), Chewbacca All Stars (France, avec une reprise des défunts perpignanais the Beachbitches), the Satelliters (Allemagne) ou the Wildebeests (UK), mais aussi quelques belles révélations : Haunted George (one man band américain), King Diablo (psycho italien), the Guilty Hearts (des californiens qui pratiquent un garage monstrueusement énergique et fringant), sans parler de gangs venus des 4 coins du monde libre : the Heretics (Norvège), the Lariots (Finlande), the White Trainers Community (Russie), the Branded (Suède) ou encore the Attention ! (Autriche). La plupart de ces jeunes éternels pratique un garage ma foi fort goûtu et pêchu, avec, selon les affinités, quelques tendances punkysantes, sixtiesantes ou bluesifiantes, bref, y en a un peu pour tout le monde garageux, ce dont on ne se plaindra certes pas. D'autant que, et je pèse mes mots, il n'y a rien, absolument rien à jeter là-dedans, pas un morceau mou du genou, pas un titre basse tension, pas une chanson qui montrerait quelque signe de faiblesse. Non madame, c'est tout du sain de corps et d'esprit, garanti sans OGM, 100% bio-électrique, et non frelaté. De quoi donc faire guincher votre monstre familier jusqu'au bout de la nuit, pleine lune ou pas...

The REPEATERS : A sudden rise in the mercury (CD, Turborock Records/Banana Juice Production)

C'est pas parce que les Repeaters adorent le garage millésimé 60's qu'ils en oublient pour autant la foulditude d'autres styles musicaux tous plus excitants les uns que les autres. Du coup, plutôt que de faire du 60's vintage ils ont préféré y amalgamer tout un tas d'autres ingrédients (soul, voodoo, rock'n'roll, rhythm'n'blues, etc) pour s'adonner, au final, à un garage-rock affriolant et croustillant. Un garage-rock à la modernité assumée, à l'énergie tripotable, à l'engouement intransigeant. Le garage des Repeaters se veut accrocheur et intègre à la fois, brillant et cryptique en même temps, déférent et provocateur tout ensemble, ce qui nous vaut quelques morceaux très second degré ("Big black bike (a velorution for all of us)", "The return of the stoneman rock") aussi bien que des reprises qui ont de la cuisine ("Question of temperature" de Balloun Farm, groupe psyché-garage 60's américain, "Stay away" des Faces, un obscur groupe allemand, "Do you love me", le grand classique Motown des Contours, ou encore "Russian roulette" des Dod & the Rods, des garageux normands, comme les Repeaters, qui officiaient au début des 90's). Si ce disque ne réconcilie pas les réfractaires au garage (aussi bizarre que ça puisse paraître il y en a, dingue non ?) avec ce style, c'est à n'y plus rien comprendre tant les Repeaters nous font une cuisine hautement consommable sans pour autant céder à la facilité du tout préparé sous cellophane.

The CRYPTONES : Shake shake ! with... (CD, Brutal Beach Records - myspace.com/cryptones)

Pas facile de s'y retrouver dans la carrière pour le moins erratique des Cryptones. On va faire simple, le groupe est né en 1989 entre Marseille et Toulon, a connu une foulditude de formations (une bonne vingtaine de musiciens au fil du temps), s'est séparé pendant une dizaine d'années avant de renaître en 2005. Ce disque est leur 3ème album, et le moins qu'on puisse dire c'est que les Cryptones, malgré les apparences, sont des fidèles. Fidèles à ce garage d'obédience sixties qui leur colle à la peau comme un vulgaire malabar à la semelle. Et c'est pas parce que, désormais, on enregistre en numérique qu'on va se laisser bouffer par la technique. Les Cryptones sonnent comme si le temps s'était arrêté quelque part entre 1965 et 1985, soit aux plus belles heures d'un garage qui fleurit bon l'huile de ricin et les vapeurs d'essence, la gomme brûlée est en option, mais fortement conseillée pour faire encore plus roots. Cet album affiche sa douzaine d'hymnes lysergiques, tout en fuzz, en électricité sommaire, et en mélodies poisseuses. C'est d'ailleurs pas un hasard si la seule reprise du disque est signée des Pretty Things, ces gens-là ont du goût et veulent que ça se sache. Tiens, y a bien aussi des covers (non créditées) du "Have love will travel" de Richard Berry, via les Sonics, et du "Unchain my heart" de Ray Charles, via les Inmates, qui viennent nous nettoyer le cérumen. Pour le reste on est entre gens de bonne compagnie, Fuzztones ou Prisoners notamment à cause de cet orgue sidéral qui s'invite sans barguigner au beau milieu de cette petite sauterie pas bégueule pour 2 cordes de mi. Et c'est pas parce que quelques membres des Cryptones se sont un peu empâtés avec les années qu'ils en ont perdu leur prestance dans ce qui s'avère être l'un des meilleurs albums garage du moment.



SLIM WILD BOAR : The lovesick, the guilty & the drunk (CD, Devil's Ruin Records - www.devilsruinrecords.com)

Quoi de plus naturel, quand le soleil se couche à l'horizon après une journée plombée par la chaleur suffocante, que de s'assoier devant la porte du saloon, d'empoigner sa guitare, de marteler le tempo à coups de bottes, et d'égrener quelques chansons imbibées histoire de récolter de quoi se payer sa dose de whisky et tenir jusqu'au lendemain ? Slim Wild Boar est né dans l'Ouest... de la France, d'accord, en Bretagne, mais c'est l'Ouest quand même, c'est sans doute ce qui lui a donné l'idée et l'envie d'écrire et de chanter des chansons de cowboys cavernueuses, des blues dépravés, des rockabilly tuberculeux, ou des ballades folk poussiéreuses, comme si le temps s'était arrêté dans un espace compris entre les années 50 (celles du 19ème et celles du 20ème siècles). Et pour marquer l'authenticité de sa démarche et sceller la sincérité de son propos il a choisi la seule formule acceptable pour pratiquer son art, le one man band. Un one man band épuré et dépouillé à forte consonnance acoustique pour retrouver la texture du bois vermoulu et de la terre burinée, de ces éléments bruts qui vous façonnent un homme. Un premier album enregistré à la maison, pour de vrai, puisque c'est de son salon que Slim Wild Boar nous adresse ses amitiés. On peut d'ailleurs entendre le bonhomme respirer entre 2 couplets, ou appuyer lui-même sur la touche on/off de l'enregistreur vintage qui lui a servi de faire-valoir au cours de ces séances sur le pouce. On s'étonne juste de ne pas entendre les aboiements du chien dans la pièce adjacente, ou la vaisselle qu'on lave dans la cuisine tant on entre dans l'intimité bourdonnante et vrombissante du loustic. Amateurs de putasseries numériques calibrées FM passez votre chemin, ici c'est de l'organique, de l'humain, du viscéral, du cradingue que l'on nous sert.

Billy BULLOCK and the BROKEN TEETH : Back to business (CD, Turborock Records - www.turborock.com)

Billy Bullock revient aux affaires avec ses chicots dégingués ? J'avais pas l'impression que les gonzes les avaient quitté, les affaires. Pas depuis leur premier album en tout cas, ou alors j'aurais raté quelque chose ? Parce que bon, le gars Billy et ses potes, avec leur rock'n'roll high voltage, se sont quand même imposés comme l'un des gangs les plus vicelards de l'hexagone. Et c'est pas ce deuxième album qui va leur refaire une réputation, ni même une virginité, chez les faux-culs des médias dit bien-pensants je veux dire. Et c'est tant mieux. Parce que leurs riffs acérés, leurs accords tranchants, et leurs mélodies venimeuses, c'est quand même ce qui nous a fait nous intéresser à leur cas. Il aurait plus manqué qu'ils se renient tiens... C'est pour le coup qu'ils auraient pu en perdre quelques-unes de leurs quenottes. Mais y avait pas de risque, des mecs capables de vous afficher Louise Michel sur leur page Myspace (si Murdoch s'est pas étranglé avec ses oeufs brouillés en voyant ça...) ne peuvent décevoir pas retourner leur cuir comme ça... Les 13 brûlots de ce disque sont là pour en attester (rah ! ce "Boogeyman" en échappement libre), jouant de l'ouverture de gaz rock'n'roll comme pour un départ façon dragster. Vaut mieux leur laisser la voie libre, c'est plus prudent... Ceci étant, ils savent aussi explorer de nouveaux horizons sonores, comme avec ces cuivres rutilants sur "Georgia in my tank", genre James Brown, Otis Redding ou Ray Charles virant power-pub-rock sous cachetons lysergiques, les lignes de coke déjà prêtes sur le calendrier des Postes. Le rhythm'n'blues, de torride, devenant carrément orgasmique. Alors, un seul mot d'ordre : "Don't stop the riot".

SONIC ANGELS : Learn, love, care and celebrate (CD, Speed Records - myspace.com/speedrecords)

Ils ont beau présider aux destinées du Subsonic, la salle de concerts à la programmation la plus pointue de Montpellier, à celles de Lola Product, ou du label Speed Records, Marc Hacquet et Sylvie Martin trouvent encore le temps, en sus, de garder leur guitare et leur basse à portée de main et de continuer passionnément à faire vivre leur groupe, les Sonic Angels. Comme en témoigne le deuxième album qui vient tout juste de sortir. Au départ le concept de ce disque était d'enregistrer 12 compos originales et 12 reprises, avec tous les batteurs du coin (le poste de cognear, chez les Sonic Angels, étant déjà largement partagé entre 3 ou 4 "titulaires"). Je ne sais pas s'ils ont mené leur mission à bien, mais cet album nous propose déjà 15 titres (10 originaux et 5 reprises), ce qui situe la chose dans une honnête moyenne. La musique des Sonic Angels c'est un métissage de punk-rock originel (plutôt australien ou américain au demeurant) et de garage étendant ses racines de la fin des 60's au début des 80's, avec même quelques ramifications power-pop plutôt fringantes. Tout ça nous donne une poignée de titres énergiquement mélodiques et délicieusement débridés pour un album construit à l'ancienne, quelques mid-tempos venant nous aider à respirer au milieu de cette débauche bouleversifiante. Classieux comme un aristocrate vampire un soir de gala, ce qui n'exclue pas une pointe d'humour de temps en temps ("Tramway to Hell"). Côté reprises (celles-ci étant remises en fin d'album, façon dessert en fin de repas) on note aussi une certaine préciosité dans le choix, Undertones, Stooges ("1969" pour la célébration), Neil Young, Pink Floyd (ouf ! ils ont repris le seul morceau écoutable de l'échassier, "Lucifer Sam", qui semble connaître un regain d'intérêt ces derniers temps comme en témoigne également la cover récente par Southern Culture On The Skids) et 13th Floor Elevator. Pas mal non ?

The NUNCHAKS : The Nunchaks (CD, Fuzzbox Records - www.myspace.com/thenunchaks)

The NUNCHAKS/BAD SIAM CAT (Split CDEP, Fuzzbox Records - www.myspace.com/badsiamcatfrance)

Foutredieu ! Ca éjacule sec chez les Nunchaks. C'est à peine s'ils prennent le temps d'astiquer le manche de leurs guitares qu'ils en ont déjà mis partout. Ca gicle comme Old Faithful dans le Yellowstone, ça éruptionne comme le Krakatoa en rogne, ça décharge comme Rocco Siffredi en plein business, ça dégouline comme Clara Morgane à la manoeuvre. Les Nunchaks ne sont pas là pour vous conter fleurette, mais bel et bien pour vous faire subir les derniers outrages avant même que vous n'ayez pu reprendre votre souffle. Les Nunchaks ne sont pas des poètes, mais des teignes, de la race de celles qui s'accrochent, qui ne lâchent pas prise, qui vous parasitent le quotidien et le reste aussi. Les Nunchaks font du rock'n'roll (ça vous l'auriez deviné), mais ils font un rock'n'roll de salopards, un rock'n'roll qui vous enfonce la tête sous l'eau, qui vous balance dans le ravin d'un coup d'épaule nonchalant, qui vous viole filles et compagnes les 2 doigts dans la prise, qui vous pille le frigo sans dire merci, qui vous ruine une cité fortifiée le rictus assassin au bord des lèvres. Les Nunchaks c'est le blitzkrieg accomodé façon mi-la-ré avec rab d'adrénaline, c'est l'offensive du Têt du binaire, c'est la Guerre des 6 Jours du 120 Db, c'est un raid du Mossad ayant reniflé du nazi en goguette à Copacabana. Les Nunchaks sont affreux, sales et méchants, mais sont vivants, vont bien, et font du rock'n'roll du côté de Metz. Pour le reste, circulez, y a rien d'autre à savoir.

Ou plutôt si, y a quelque chose d'autre à savoir, c'est que les Nunchaks ont pactisé avec une autre belle bande de sagouins électriques, les lyonnais de Bad Siam Cat (voir chronique de leur premier autoproduit dans le n° 77 de cette même feuille de chou) pour un split EP 4 titres lui aussi bourré de testostérone. Chaque groupe propose un de ses morceaux, et reprend un titre de ses petits camarades. Pour les Nunchaks on a donc droit à "My girlfriend is Catwoman" (quand vous voulez vous me la présentez les gars, surtout si elle est aussi bien roulée que Michelle Pfeiffer ou Halle Berry), extrait de l'album, et, du côté de la reprise, à "I eliminator", piqué sur le 6 titres de BSC. Chez Bad Siam Cat, on fait la même. Ils reprennent "She says hallelujah" dont l'original figure sur l'album des Nunchaks, et nous balancent leur "Sonic bus" extrait du 6 titres. Ca charcle grave et ça bourrine sévère, bref que du bon...

KING KHAN & the SHRINES : What is ?! (CD, Hazelwood - www.hazelwood.de)

Non content d'être une formidable machine à groover, ce que le groupe démontre toujours sur scène, King Khan a instillé une bonne dose de psychédélimisme dans ce nouvel album. Comme si cette bande de freaks avait changé de fournisseur de substances certes prohibées mais néanmoins foutrement revigorantes. "I wanna be a girl", "Welfare bread" ou "Cosmic serenade" ont quelque chose des relents du Londres des environs de 67, quelque chose des Beatles, des Stones, des Small Faces ou des Yardbirds devenant aux trances, aux mantras et aux thérapies de groupe sous psychotropes. Pas désagréable au demeurant, parce que la joyeuse colonie de vacances internationale garde la main sur sa marque de fabrique, le rhythm'n'blues graveleux, libidineux et sexuellement transmissible, pour assoier ses explorations extra sensorielles. Du coup, ce qui aurait pu devenir un ersatz de psyché pas frais pulse toujours d'un beat à vocation hautement procréatrice. Il en va de même pour les tendances expérimentales, arty et aventureuses de quelques accords free dilués par les cuivres ("Land of the freak", "Let me holler") ou l'orgue ("I see lights", sorte de gospel intersidéral), voire pour les uppercuts plus rock'n'roll ("Le fils de Jacques Dutronc", garage en diable). On a l'impression que, de temps en temps, tout ce petit monde a besoin de se lâcher, de dévisser la soupape de sécurité, d'expulser un trop-plein d'adrénaline qui, sans cela, ferait imploser la chose en une éruption impromptue et incontrôlée. Quand on ne s'y attend pas forcément, ça se barre en électron libre pendant quelques secondes, et l'on est tout surpris de voir les choses rentrer dans l'ordre sans coup férir une fois exorcisée la tension sonique. Faut être balèze pour faire ça, mais les Shrines sont un sacré ramassis de pointures, toutes plus efficaces et rompues aux affaires sonores les unes que les autres, donc ça fonctionne, ça roule, et ça enquille comme à la parade. Et on en redemande.

GUTTERCAT and the MILKMEN : Pandora's box (CD, Wishing Well Records/Bang Records - www.guttercatandthemilkmen.com)

Suite logique d'un parcours entamé voilà déjà 2-3 ans par une démo, puis par 2 singles (vinyl s'il vous plaît, on a la classe ou on ne l'a pas), le premier album de Guttercat and the Milkmen vient donc poser des fondamentaux que le groupe a, d'entrée de jeu, décidé de considérer comme nécessaires à la bonne compréhension de sa musique. Des fondamentaux qui prennent racine dans un glam-rock'n'roll séminal défini en leur temps par quelques icônes new-yorkaises (cf les poupées du même tonneau) ou quelques farfadets londoniens (cf un tyrannosaure perdu dans les brumes de Chelsea). Pour autant ne vous attendez pas à une copie conforme d'un code de conduite qui aurait été défini une bonne fois pour toutes et auquel il ne faudrait pas déroger sous peine de haute trahison. Certes le rock'n'roll a, lui aussi, ses ayatollahs, mais il a aussi ses réformistes et ses aventuriers. Ce qui lui permet encore et toujours d'avancer, pour le bien commun. Guttercat and the Milkmen s'arrogent donc le droit de dériver, de temps en temps, en surfant sur une slide guitar toute en pirouettes et en figures libres, en revenant à l'acoustique (et, ce faisant, en écrivant même une chanson d'amour poignante et brumeuse, "Love"), en noircissant le ton au point qu'on se verrait bien arpenter les couloirs entoîlés d'un château des Carpathes au son de ces accords expressifs, en revenant encore et toujours vers le blues originel, même si celui-ci doit se jouer au clair de lune plutôt que sous un soleil de plomb, ou bien en s'arrachant aux voyages sensoriels pour se retrouver dans un caniveau où coulerait du whisky de contrebande ou du vin épais et lourd en lieu et place d'une eau trop sale pour être honnête. Guttercat and the Milkmen nous prouvent que l'on peut ouvrir la boîte de Pandore sans pour autant en libérer les pires cauchemars.

BRIDGE TO SOLACE : House of the dying sun (CD, GSR Music - www.gsrmusic.com)

Bridge To Solace, pour l'histoire, restera comme le premier groupe hongrois à sortir des frontières de l'état magyar avec son hardcore teinté dans la masse d'estafilades méchamment métal. Ceci étant dit, "House of the dying sun" (et un bon point pour l'originalité du titre), 4ème album du groupe, est une belle tranche de hardcore urbain post-industriel qui pose un regard peu amène sur un environnement qui ne donne pas vraiment envie de poursuivre une aventure qui semble vouée à l'auto-destruction. Bridge To Solace, en témoins privilégiés de ces changements sociétaux qui ont bouleversé les pays de l'ancien bloc de l'Est, et pas forcément en bien n'en déplaise aux chantres aveugles et sourds d'un libéralisme sauvage et cannibale, connaissent le prix à payer pour pouvoir ne serait-ce que survivre dans un monde de chiens et de loups. Comment s'étonner, dès lors, de la brutalité et de la violence qui se dégage de leur musique ? Un hardcore sombre, grave et désespéré, fantomatique et crépusculaire, qui fait la part belle (si je puis m'exprimer ainsi) à la désabusion et à la misanthropie. C'est vrai que quand on voit de quoi est capable (ou plutôt de quoi est incapable) 99% de l'humanité, il n'y a guère de quoi voir la vie en rose. Ca tombe bien, c'est pas la couleur préférée de Bridge To Solace. Eux c'est plutôt le vert marécageux et le brun pestiféré leur truc. Notez bien que c'est parfois sur les pires décharges que poussent les plus belles fleurs... Alors... Tout n'est peut-être pas complètement perdu...

TURBONEGRO : Retox (CD, Scandinavian Leather Recordings)

Ouais, d'accord, j'ai un peu de retard à l'allumage sur ce coup là, j'avoue. Mais bon, faut vous dire aussi que je suis plutôt du genre diesel, pas très rapide au démarrage, mais après, une fois lancé, on ne m'arrête plus. Et puis faut bien admettre que le dernier album en date des Village People du garage-métal posait un léger problème. Vu que, dès le morceau d'ouverture, ils promettent de larguer rien moins que leur bombinette atomique personnelle ("We're gonna drop the atom bomb"), était-il bien prudent de retirer ce disque de son cellophane protecteur, ou, pire, d'appuyer sur le bouton... Vous savez, celui avec un petit triangle pointe tournée vers la droite qui figure en bonne place sur la façade de votre lecteur de galette compacte. J'en étais là de mes interrogations quand, finalement, je me suis dit : Fuck ! (j'ai une âme de poète). Quitte à se prendre une bombe sur la gueule autant que ce soient ces salopards de Turbonegro qui la balancent. Au moins je mourrai heureux, et y aura une belle tripotée de bâtards (des vrais ceux-là) pour m'accompagner en enfer. Perspective plus que réjouissante vous en conviendrez. Du coup, j'ai osé, je l'ai fait, j'ai dit : Play ! (j'ai une âme de joueur aussi). Et les cons ils l'ont fait ! Ils l'ont largué leur putain de bombe. Sauf que je ne suis pas mourru (la mauvaise nouvelle c'est que tous les bâtards sus-visés non plus, tant pis), je me suis juste pris une méchante baffe bien cinglante dans les naseaux. Comme toujours avec la bande à Von Helvete. Ceux qui attendent le premier faux pas des norvégiens en seront encore pour leurs frais cette fois-ci, devront patienter encore un peu. Parce que ce "Retox" a tout d'un grand disque de Turbonegro, les riffs puissants, les mélodies mammouthesques, les refrains drag queens, l'humour trash. Ils ont même réussi à trouver une reprise pour le moins obscure pour vanter leur matière préférée, la toile de jean, avec ce "Back in denim", un morceau de Lawrence Hayward (ex guitariste de Felt) datant de 1992. En plus ils ont des lettres (et moi j'ai une âme d'académicien).

SIX 8 : Barrington Road (CD, Mass Productions)

Tiens, un nouvel album de Six 8 !!! Voilà qui nous fait toujours plaisir. D'entrée, une constatation s'impose, il n'y a plus de cuivres, le groupe s'est ramassé autour du noyau dur de tout gang punk qui se respecte : guitares-basse-batterie. Conséquemment, si ce troisième album du groupe nantais recèle toujours quelques tempi reggae, il est quand même nettement plus punky que les 2 précédents. Un punk salement urbain qui fait le grand écart entre Londres et New York, autant dire qu'il lorgne méchamment du côté de la frange la plus dure et la plus extrême du truc. Un punk qui sent les égoûts et le caniveau, mais qui n'en oublie pas moins de relever la tête et de jeter un oeil vers les étoiles (pour paraphraser Oscar Wilde). Pour ce qui est du versant reggae, là aussi on est en prise directe avec le côté sombre de la force rasta. Des faubourgs de Kingston aux frontlines londoniennes, c'est le reggae radical des déracinés et des exclus qui prend le dessus, celui de Portobello Road, de Trench Town, de Notting Hill. D'ailleurs c'est à Brixton, dans le studio d'Inner Terrestrials, que nos lascars sont allés mettre en boîte ce disque, il y avait forcément quelques vibrations qui traînaient dans le coin, que Six 8 ont chopé au passage. On ne se réfugie pas dans ce genre d'endroits sans en subir les conséquences.

The SETUP : Crawl & reign (CDEP, GSR Music)

The SETUP : Torchbearer (CD, GSR Music)

Les belges de the Setup auraient très bien pu ne pas se remettre d'une année 2008 chargée en émotions fortes pour le groupe qui a vu 2 de ses membres fondateurs quitter le navire, Dries, le chanteur, et Andries, l'un des 2 guitaristes (parti tenir la basse chez Born From Pain). Avouez que ça doit vous en mettre un sérieux coup derrière les oreilles. Mais les belges sont tenaces. Jules César lui-même n'a-t-il pas écrit dans sa "Guerre des Gaules" qu'ils étaient probablement le peuple le plus pugnace et le plus courageux de tous les gaulois. Certes, on n'en est plus là depuis longtemps, mais quand même. Doit bien rester une once de cette rage et de cette hargne chez the Setup qui a vite trouvé les remplaçants pour compléter son line-up. Et, dans la foulée, à peine les petits nouveaux intronisés, tout ce joli monde se retrouve en studio. C'est que "Minister of death", le dernier album en date, attend d'arrache-pied un petit frère. Les fans aussi d'ailleurs. Aussi, pour faire plaisir et patienter les sus-dits fans, ce n'est pas seulement un nouvel album qui est mis en boîte, mais aussi un EP, "Crawl & reign". Un EP paru au printemps, le temps de peaufiner le long play à suivre. Un EP teigneux et mordant, incisif et brutal. En 5 titres the Setup rassure tout le monde, le groupe n'a rien perdu de sa force de pénétration ni de sa puissance de conviction. Le métal en fusion de the Setup suinte toujours des amplis pour s'en aller se faire forger à grands coups de riffs éléphanthesques et de bourrinades vicelardes. Du coup, excités comme des pous the Setup met les bouchées doubles pour sortir l'album. Ce dernier, "Torchbearer", était prévu pour l'automne, il est finalement dans les bacs dès le mois de juin. Ils avaient faim les bougres, ils n'y tenaient plus, il fallait que ça sorte. Et pour sortir c'est sorti. Une vraie tornade furibarde, un cataclysme de castagne et de colère, un tsunami de métal et de hardcore (beaucoup plus de métal que de hardcore d'ailleurs, on n'est pas des fiottes chez the Setup), un concentré de violence et de haine capable à lui tout seul de faire trembler les fondements mêmes de nos sociétés sous respiration artificielle. Si seulement toute cette hypocrisie, toute cette démagogie et toute cette putrescence pouvait enfin se crasher dans les méandres d'un monde enfin libéré de ses turpitudes tel un Airbus moyen dans un océan déchaîné on n'y perdrait sûrement pas au change.

400COLPI : Homo homini lupus (CD, Chorus Of One Records)

A peine 2 ans d'existence pour ce groupe italien, et, avec juste une démo dans les pattes, les voilà qui sortent leur premier album. Ca ne mollit pas. Dans tous les sens du terme puisque les ragazzi font un hardcore-métal plus fort et plus rapide que ce qui est légalement autorisé. Avec 2 chanteurs et 2 guitares (sans oublier une double pédale de grosse caisse) c'est sûr qu'il y a de quoi doubler décibels et bpm, et les bougres ne s'en privent pas. Pour les berceuses vous repasserez, mais pour les circle pits ça devrait le faire. Juste un bémol, je vous conseille de puissamment vous coquer (pieds, couilles, stenum, bref tout ce que vous voulez), les abattis risquent de voler bas. Rien de personnel là-dedans, c'est juste que quand on est pris dans le truc, difficile de ne pas se risquer à quelques pas de menuet plombé. Niveau texte, je suppose que les gonzes ne font pas non plus dans la comptine fleur bleue, mais je ne pourrai le jurer puisqu'ils chantent en italien. Ceci étant, eu égard à la réputation de leur label, et au peu que je comprenne des titres des morceaux, il y a fort peu de chances qu'ils soient du mauvais côté de la force.

HELLBATS : One minute suicide (CD, Kicking Records - www.kickingrecords.com)

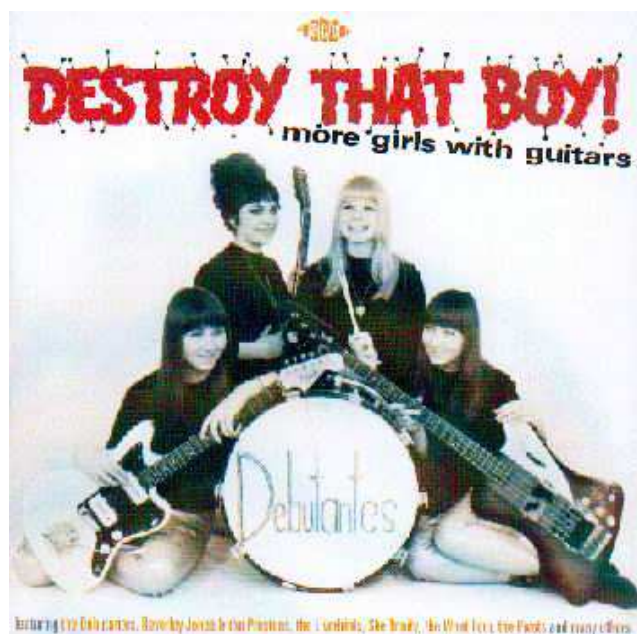
Des acharnés les Hellbats ! Pourtant on ne peut pas dire que le sort les favorise, comme en témoigne la malédiction qui pèse sur le poste de bassiste du trio, en gros un par album et s'en va (pas toujours volontairement hélas !). Mais c'est pas ça qui arrêtera Elibats et Tom Toxic qui, inlassablement, repartent à l'assaut de l'adversité, même s'ils doivent recommencer de (presque) rien. Les remises en question ont au moins ceci de positif qu'elles n'autorisent aucun laisser aller, aucune auto-complaisance, aucune routine, aucun apitoiement sur soi-même. Du coup, chaque disque des Hellbats marque une évolution chaque fois plus prononcée, chaque fois plus radicale, chaque fois plus extrême. Du psycho des débuts il ne reste plus rien aujourd'hui, les Hellbats ayant lentement dérivé vers un rock'n'roll puissamment armé qui soulève les montagnes et déclare la guerre à tout ce que la mièvrerie a pu apporter de nauséabond dans une musique ô combien rebelle et anticonformiste. Ce troisième album est donc plein de hargne et de rage, grande gueule et prêt à la baston si quelqu'un s'avisait de dénier au groupe le simple fait de vouloir exister, de s'accrocher à cette chienne de vie qui ne leur fait pourtant guère de cadeaux. Si les Hellbats sont encore là aujourd'hui, c'est à la seule force du médiateur, par la seule volonté du riff big bang, pour la seule cause d'un rock'n'roll terriblement sauvage et sacrilège. Le reste n'est que gloserie et inanité dans un monde de putes.

The RIVINGTONS : Papa oom mow mow (CD, Shout ! Records - www.shoutrecords.co.uk)

Les Rivingtons auraient-ils connu un tel succès si un groupe de blancs n'avait pas décidé, un jour, de faire un medley de 2 de leurs titres, "Papa oom mow mow" et "The bird's the word", et d'en tirer ainsi l'épitomé du garage-punk sixties à l'américaine pour ce qui est devenu, via leurs guitares cradingues, probablement le plus grand morceau de rock'n'roll de tous les temps ? Ouais, les Trashmen et leur "Surfin' bird" doivent quasiment tout aux Rivingtons, au moins leurs 2 tranches de doo-wop torride transformées en garage-punk non moins vicieux. Pour autant les Trashmen avaient quand même des arguments propres, mais c'est une autre histoire. Celle des Rivingtons, comme celle de nombre de leurs coreligionnaires, est pour le moins cahotique et prend sa source dans les 50's quand un quarteron de blacks de Los Angeles, Al Frazier, Carl White, Sonny Harris et Rocky Wilson, après moultes pérégrinations, finissent par associer leurs proesses vocales, et par devenir, au moins entre 1962 et 1964, soit pendant les 3 ans de leur contrat avec le label Liberty, les Rivingtons. Parce que, en fait, comme souvent dans le genre et à l'époque, ils enregistreront sous une foultitude de noms pour d'autres labels. Cette compilation se penche donc sur ces 3 années magiques, celles des 2 titres pré-cités entre autres, ou de "Mama oom mow mow", séquelle du premier. La force des Rivingtons aura été de composer ces chansons directement inspirées du doo-wop, mais avec la force d'un rock'n'roll noir porté notamment par Little Richard (dont 2 reprises figurent dans cette anthologie, c'est dire), le tout servi par les voix des 4 gaillards, entre ligne de basse qui vous prend aux tripes, trémolos barytons qui charpentent la chose et élucubrations ténor qui enjolivent le tout. Les Rivingtons ne sont pas si éloignés de leurs potes Coasters et autres Clovers dans ce traitement si énergétique du doo-wop. Mais les Rivingtons savaient aussi asséner d'émouvantes ballades soul et rhythm'n'blues à pleurer, malheureusement reléguées en face B ce qui fait qu'elles firent moins sensation. Cette compilation s'attache justement à proposer les 2 faces des singles, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités. Le track-listing étant complété des plages de leur unique album pour cette période. Le groupe continuera tant bien que mal jusqu'au début des années 90, sans retrouver la force ni la fougue de cette poignée de chansons essentielles. Une page de l'histoire du rock'n'roll, qu'on le veuille ou non, par un groupe qui n'en fit pourtant pas vraiment, du rock'n'roll... Quoi que...

**BOOZED : One mile (CD, Chorus Of One Records)
GONZALES : Checkmate (CD, Chorus Of One Records)**

Le secteur automobile a beau être en crise c'est pas demain que les italiens de Chorus Of One vont mettre la clé sous la porte de leur garage. Comme en témoignent ces 2 nouvelles productions. 3ème album pour les allemands de Boozed, et on ne peut pas dire que leur rock'n'roll soit des plus maigrichon, au contraire. Il lorgnerait même goulûment vers quelques étals foutrement calorigènes, avec supplément de punk ou de power-garage pour lier le tout. Autant dire que c'est pas avec ce disque que vous allez attaquer votre prochain régime. D'ailleurs des pointures comme Peter Pan Speedrock ou les Hellacopters ne s'y sont pas trompés qui ont embarqué les teutons sur la route avec eux. C'est même en ouvrant pour la dernière tournée des suédois que Nick Royale est tombé sous le charme huileux de Boozed et leur a dit que, si ça les tentait, il pourrait venir leur filer un p'tit coup de médiateur. Et cochon qui s'en dédit, puisqu'on retrouve le copter en chef en guest-star sur "Circus". Ca, c'est fait ! Pour le reste c'est que du bon avec 12 titres calibrés comme un V8 qui tournerait à la gnôle sur-titrée et carrossés comme une porno-star hongroise. Y a même le mid-tempo de rigueur, "Easy", qui n'est pas sans rappeler ce que pouvait faire Gluecifer dans le genre, autrement dit un truc à tomber à genoux tellement ça vous prend aux tripes. On imagine que les Marshall ne doivent guère refroidir quand Boozed a décidé de se faire un petit feu de camp impromptu, comme ça, histoire de se dérouiller les paluches. Chez les italiens de Gonzales non plus ça rigole pas quand on branche les amplis. Bien que chacun des 4 membres soit issu de scènes bien différentes l'une de l'autre (garage, surf, hardcore, grind, rock'n'roll), toute la bande s'est retrouvée autour d'une certaine idée d'un punk'n'roll aux accents sudistes et métallés assez prononcés. En gros comme si Nashville Pussy fricotait avec Motorhead, Ramones et Stooges tenant la chandelle de cette partouze débridée et sans tabou. Les ligues de morale berlusconiennes doivent apprécier l'ironie de la situation, surtout dans un pays qui doit compter le plus grand nombre de curetons et de bigotes au mètre carré mais qui n'hésite pas à soutenir un vieux beau véreux limite pédophile. Au moins, avec Gonzales, pas d'équivoque. La vertu c'est pas leur truc, eux ce seraient plutôt les 7 péchés capitaux. Genre tirer un coup vite fait, une boutanche de whisky dans une main et une quinte-flush dans l'autre. C'est bien simple, leur disque n'est qu'un appel à la débauche. Etonnez-vous qu'il m'ait convaincu !



DESTROY THAT BOY! - MORE GIRLS WITH GUITARS (CD, Ace Records - www.acerrecords.com)

Cette compilation est la suite de "Girls with guitars" paru en 2004, les 2 anthologies proposant quelques groupes à forte composante féminine apparus dans les 60's. Il est à noter que tous les groupes listés ici viennent de la sphère anglo-saxonne, Grande-Bretagne, USA, Canada ou Australie. Ceci étant posé, on notera aussi que, les titres datant de la demi-décade s'étalant de 1964 à 1970, ils parcourent ainsi les divers courants musicaux ayant fait frémir les teenagers de l'époque, même si la quasi totalité des morceaux peuvent être classés dans une mouvance garage-pop-beat fortement teintée de guitares. Au programme donc de cette compilation frémissante les What Four, un groupe appareillé avant tout sur le look de ses membres plutôt que sur leurs compétences de musiciennes, même si, en plus, musiciennes elles l'étaient, les Starlets, Raylene and the Blue Angels, et leur reprise du "Shakin' all over" de Johnny Kidd, She Trinity, dont les 2 titres sont assez différents, l'un étant une relecture du morceau des Crickets/Bobby Fuller Four devenu "He fought the law", l'autre, "Climb that tree", de 1970, annonçant déjà l'avènement du rock progressif, Toni McCann, the Liverbirds, probablement les plus réputées du lot, puisque originaires de Liverpool (oui, comme...) et qui connaîtra une carrière plus qu'honorable... en Allemagne, où elle seront l'un des groupes les plus assidus à fréquenter le Star Club d'Hambourg grâce à un rhythm'n'beat qui n'avait pas grand-chose à envier à leurs illustres compatriotes des bords de la Mersey, Beverley Jones and the Prestons, the Debutantes, qui, comme beaucoup de combos américains de l'époque, décideront de faire un groupe après avoir vu les Beatles dans le show d'Ed Sullivan, elles verront défiler un nombre incalculable de musiciennes en leur sein et feront même une tournée de plusieurs mois en Allemagne (elles étaient de Detroit), the Fondettes, des californiennes qui, elles aussi, seront tombées sous le charme des Fab Four, au point de leur dédier le titre figurant sur cette compil, "The Beatles are in town", difficile de faire plus explicite, Project X, un groupe à géométrie variable puisqu'on y retrouvera, de manière plus ou moins épisodique, une partie des Rooftop Singers ou même Scott "San Francisco" McKenzie, Ann-Margret, oui, LA Ann-Margret qui, en 1968, sous la férule de Lee Hazlewood, sortira un 45t aux forts relents psyché-garage, bien loin donc de ses escapades people avec un certain Elvis, les 2 titres du single sont offerts ici, Sharon Tandy, accompagnée par les Fleur De Lys, Karen Verros, qui dynamite un titre de Donovan, "You just gotta know my mind", pour en faire une pépite freakbeat, the Feminine Complex et the Pivots, le même groupe, qui changera de nom avec l'adjonction d'une organiste, et qui, phénomène assez rare pour l'époque, parviendra même à sortir un album, the Girls, un groupe de circonstance, composé de 3 chanteuses recrutées par Sly Stewart (le futur Sly de Family Stone) pour interpréter un titre composé et joué par les Beau Brummels, the Termites, dans une belle reprise bien dynamique du "Tell me" des Stones, Cheryl & Pam, 2 soeurs dont la rumeur prétend que l'une d'entre elles (voire les 2) était, en 1963, la petite amie du guitariste Steve Cropper (Mar-Keys, Otis Redding, Blues Brothers) qui, du coup, co-signe et produit le "That's my guy" entendu ici (il serait surprenant qu'il ne tienne pas, en plus, la guitare), et enfin the Lady Bugs, dans un exercice à la limite du vaudeville. Comme d'habitude avec les productions Ace, le remastering des morceaux est impeccable, le livret est copié et informatif, et, outre le fait de nous faire (re)découvrir des groupes pour le moins confidentiels, le disque contient même une poignée d'inédits, histoire de rendre la chose encore plus indispensable. A acheter les yeux fermés, évidemment.



WILD, WILD LOVERS - THE CONFESSIONS OF A CAMPUS NYMPHO ! (CD, Nova Express Records/Hog Maw Records) KAISER SOUTHERN DARK COUNTRY (CD, Nova Express Records)

La compil déglinguée voilà le péché mignon du Kaiser Lucas Trouble (Mediums, Gitanes, etc) et de son

label Nova Express. On imagine la goule tapie au fond de son antre se pouléchant les babines d'une langue fourchue et baveuse à la seule pensée de pervertir le monde libre de ces productions dépravées et décaillées. Et puisqu'une seule risque trop de passer inaperçue ce sont 2 d'un coup qu'il nous jette en pâte. Rah ! Qu'on l'aime notre Kaiser préféré, pourvoyeur de came électrique !

Pour la première, "Wild, wild lovers", il s'est fourvoyé avec un autre beau spécimen de dégénérescence mentale, l'Ecorché et son label Hog Maw, docteur es rock'n'roll consanguin. Après avoir battu le rappel de leurs troupes ils ont réussi à réunir 5 bataillons de crypto-rockers tout juste revenus d'entre les morts. Au propre en ce qui concerne les Dazzlers, mythique groupe lyonnais des 80's dans lequel officie Charly Markarian (Snappin' Boys, Mediums), des Dazzlers tout juste ressuscités pour nous avoiner 5 torgnoles de rock'n'roll légèrement psychotique. Pour le canadien Bloodshot Bill, point de retour d'outre-tombe, le mec officie avec constance depuis de nombreuses années, aussi bien en formule one man band qu'en groupe. C'est sa version solitaire qui est représentée ici en une demi-douzaine de rockabilly tunes trashy à souhait. C'est tout juste s'il a consenti à la présence du contrebassiste des Skarekrows sur "Gotta go", et à celle de Fred, le sax des Roller Coaster et de King Khan, sur "Crazy 'bout the girl", un accès de gréganisme bienvenu. Les Cowboys From Outerspace, de Marseille, sont l'un des piliers du label Nova Express, rien d'étonnant donc à les trouver ici. Sauf que là, en lieu et place d'un rock'n'roll décalé et épileptique, ils refont leurs gammes sur 4 titres efficaces de classicisme classieux ("Her love rubbed off" de Carl Perkins par exemple). Vétéran de la scène rockab américaine Mack Stevens et son hillbilly maladif s'est adjoint un groupe de frenchies déferents, les Texas Infidels, ce qui ne l'empêche pas de faire trempouille dans la bouillabaisse des marais de son sud natal. Quant aux Skarekrows, ils restent fidèles à ce qui a fait leur succès, à savoir un psychobilly en acier trempé, rougi aux convulsions du hardcore et souillé à la mélasse du blues graveleux.

Pour la seconde c'est son nouveau cheval de bataille qu'a enfourché le Kaiser, la country gothique. Une country des grands espaces, des déserts, des crotales, des scorpions, des ossements calcinés, des cactus, des duels dans le soleil couchant, des villes fantôme. Bande son d'un western spaghetti sombre et décadent cette compil est pleine de poussière, baigne dans la sueur acide, sent la bière tiédasse, et pue des remugles métalliques d'un sang noir et épais. 5 groupes là aussi, 5 gangs de pistoleros sans foi ni loi, à la recherche d'un passé déjà loin, ou, à défaut, d'un peu de gloire frelatée. Les moyens pour l'obtenir n'étant pas leur préoccupation principale. Sous ces cieus décatés, dans cette fournaise aride, on ne fait pas dans l'excitation inutile, on économise ses forces, du coup, cette country, sous des dehors nonchalants, nous paraît bien lourde, bien pesante, anxiogène et menaçante. Mieux vaut éviter d'exposer son dos inutilement. Blind Horses, avec cette trompette annonçant l'arrivée imminente de la Mort en un deguello morbide, ne fait rien pour alléger l'ambiance. C'est du côté du cimetière qu'ils officient, là d'où les morts se relèveront, de préférence ceux qui auront péri de mort violente. Le Skeleton Band n'est pas en reste. Eux c'est dans la rue principale qu'ils se sont installés, là où défilent les lanceurs de défis, ceux qui croient être les plus rapides, et qui ne sont, le plus souvent, que de futurs bouffeurs de poussière, le temps d'une lente agonie, quelques grammes de plomb dans le buffet. Les Mystic Ryders from Spectral South parcourent les faubourgs de la ville, à la recherche de quelque âme solitaire à damner, on n'est jamais trop prudent quand il s'agit de l'au-delà. Her Majesty Queen Elvis illumine de sa grâce androgyne et transsexuelle un saloon définitivement acquis à sa cause. Faut dire que son charme troublant n'est pas sans effet sur un auditoire en manque de repères féminins. Quant à Rust c'est quelque part entre l'église et la gare qu'ils traînent leurs dégaines squelettiques et décharnées. Tirillés entre un salut hypothétique et l'appel d'un futur nébuleux, ils se demandent toujours où se trouve leur destinée.

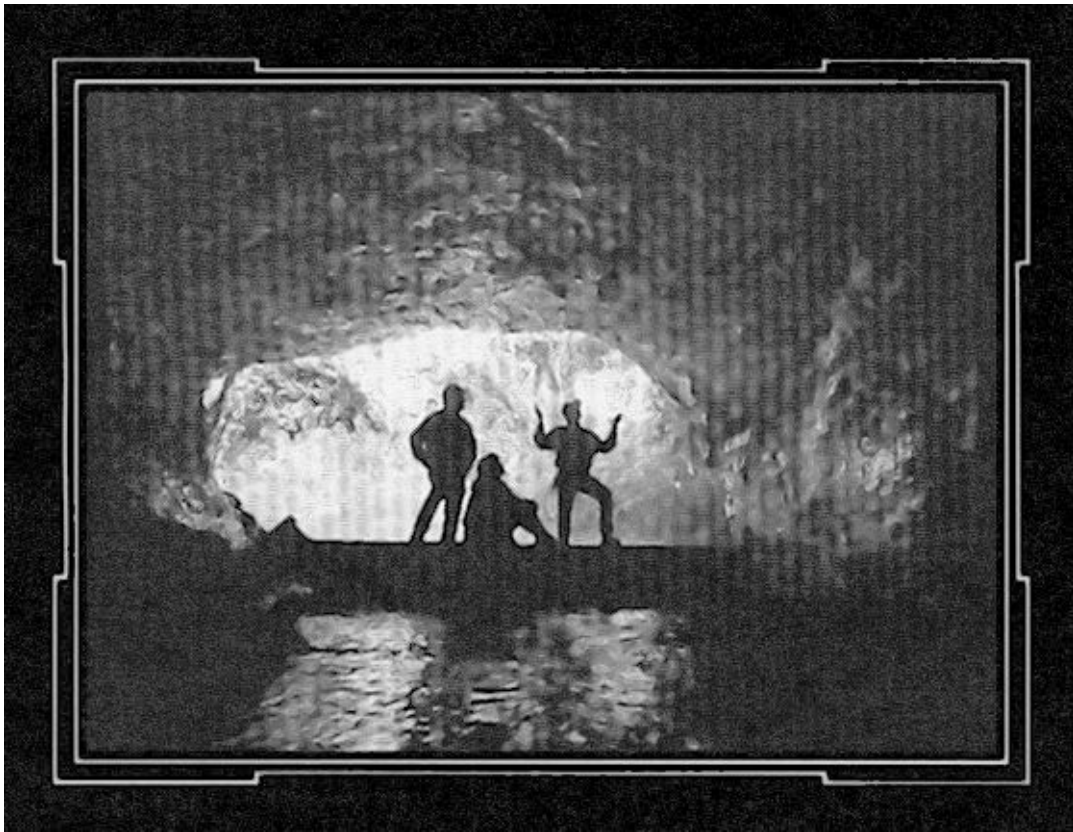
The ZERO POINT : Shameless selfpromotion (CD, Impact Records - www.impact-records.com)

Faites le compte, formé en 1979 the Zero Point est encore là aujourd'hui. Yep ! 30 ans de bons et loyaux services à la cause du punk-rock... Et pourtant il ne s'agit là que du premier album des danois. Y aurait donc comme une couille dans le potage ? Jusqu'à présent the Zero Point n'avait sorti qu'une poignée de singles ou EP et avait participé à moult compilations. Tous ces efforts avaient d'ailleurs connu une seconde jeunesse en 2006 avec la sortie d'une compilation qui en regroupait la totalité. Et puis faut dire aussi que le groupe avait connu une sérieuse éclipse, de quoi faire passer la nuit polaire pour une aimable plaisanterie temporelle, puisque de 87 à 2002 ils avaient décidé de prendre quelques jours de vacances. OK ! Prolongées les vacances, mais bon... Et puis, après 15 ans à farnier ils se sont dit qu'il serait peut-être temps de se remettre à bosser, histoire d'avoir quand même une retraite décente pour le jour où ils ne pourraient plus haranguer les foules avec leur punk-rock imbibé et burné. Finalement, au bout de 30 ans, leur capital santé vient sérieusement d'être revitalisé avec ce premier album. Un disque qui célèbre la picole sous toutes ses formes, les parias et le bien-être punk, et qui vilipende quelques-uns des travers de notre société comme la muzak FM, la frustration et les brimades. Rien de neuf, certes, mais le punk-rock c'est pas non plus de la nouvelle philosophie de salon. Un disque bien rentre-dedans, avec ses bonnes grosses guitares, ses choeurs hooligans (pas tout le temps, quand même), ses rythmiques bien bétonnées... et sa reprise de rigueur, en l'occurrence le classique d'entre les classiques, "Chinese rocks", au cas où on n'aurait pas compris que les vieux pots, the Zero Point, ça les connaît.

NO ENDED : Sex videos (CD autoproduit - www.myspace.com/noended)

Ah les sales gosses ! A force de sécher les cours pour mater des vidéos porno et s'éclater le cervelet avec les disques keupons de leurs parents faut pas s'étonner de voir les gamins à peine pubères de No Ended (dans les 15 ans de moyenne d'âge) se fendre d'un disque de pounque foutraque, jouissif et bourré d'approximations, de fautes de syntaxe et d'anglais de pacotille. Pour la licence de lettres c'est mort, pour la tournée des bars d'Alsace-Lorraine c'est plutôt bien parti. Dans la vie faut savoir choisir sa voie. Bien sûr, les intégristes de l'accord parfait et du texte finement ciselé vont ravalier leur calotte, les mollahs de la note claire et de la pop calibrée vont déclarer la fatwah, les ashkenazes du punk militant et du slogan killer vont bouffer leurs papillottes, n'empêche, à 15 ans, en plus de la musique, on n'a grosso modo qu'une préoccupation existentielle : le cul ! No Ended ont donc trouvé le moyen de concilier les 2 avec un album certes parfois bancal ou brinquebalant (y a des moments on se demande s'ils jouent tous le même morceau, mais je connais d'autres groupes qui eux aussi... et pourtant leur réputation n'est plus à faire, comme quoi...), un disque de bric et de broc dont on se dit qu'il a dû être rafistolé à la colle Uhu, un truc pas toujours raccord, mais auquel on ne pourra pas nier quelques qualités essentielles comme la spontanéité, la naïveté ou l'urgence. Leur disque, No Ended l'ont fait comme ils le sentaient, à l'arrache, sans considération métaphysique, histoire de prouver (au moins à leurs copines) qu'ils étaient capables de faire quelque chose de leurs 10 doigts (en public s'entend, en privé je leur fais confiance). Z'ont dû se faire traiter de cancre toute leur scolarité (aussi brève fût-elle), le meilleur moyen de se motiver pour faire du rock'n'roll finalement. Baissez pas la garde les mômes, y a encore de bons coups en perspective.





FANZINES/LIVRES

Déjà le n° 4 pour **Vosgian Fanzine Crew** et le zine se met au cadeau bonus avec un CD fort sympathique nous proposant des live de Flixicide, les Mesrines et Inner Terrestrials (les anglais étant également longuement interviewés sur 6 pages). Notons les chroniques habituelles (bouquins, BD, disques, concerts), des papiers sur la naissance de l'argent, la décroissance ou les manifs anti sommet de l'Otan, de la bande dessinée, une nouvelle, et un match virtuel Iron Maiden-AC/DC (personnellement je ne me prononce pas, n'ayant jamais aimé les premiers, et n'appréciant que la période Bon Scott des seconds, je vais me faire des amis...). Les renseignements ou la version PDF c'est ici : www.vosgianforce.net *** Chez **Topographie des Erreurs** c'est le n° 9 qui vient de paraître avec son désormais célèbre format A3 plié en livret A4. Quelques chroniques de disques et de concerts, la page 100% métal du Captain Zozo, ainsi que quelques petits crobards et le tour est joué. 1 timbre à **C. Venot - 35 Chemin du Grand Pin Vert - 13400 Aubagne** *** Le nouveau **Que Vive Le Rock Libre** (le 33... comme l'Export ?) vient de sortir avec ses zillions de news de toutes sortes. Désormais dispo en téléchargement (ainsi que tous les numéros précédents) sur le site de **Trauma Social** : <http://trauma-social.propagande.org> *** Ils ne pouvaient pas ne pas le faire, le fanzine **Dig It** sort un numéro spécial **Cramps**, et c'est évidemment un must, ces gens-là ont du goût. Si vous ne le trouvez pas près de chez vous passez-leur un petit mot ici : <http://digitfanzine.chez.com> *** **Rytrut** poursuit sa politique d'édition de bouquins punk. Le dernier en date est un pavé de 400 pages, "Going underground - Punk américain 1979-1992" de George Hurchalla. Des histoires et des photos pour tout comprendre du phénomène. Renseignements et commandes en ligne : <http://rytrut.free.fr>

